



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGIELL.
CRACOVENSIS

Kat. Komp.

1260

HISTORIA

histor.

Histor. 1260.



1260

HISTORIA

773
CONFESIONS

DU COMTE DE

C. Agliostro
778

A V E C

L'HISTOIRE DE SES VOYAGES

EN RUSSIE, TURQUIE, ITALIE,

ET DANS LES PYRAMIDES D'EGYPTE.

*Avec la représentation du Marbre incrusté d'Hiéroglyphes,
trouvé dans la plus grande des Pyramides.*



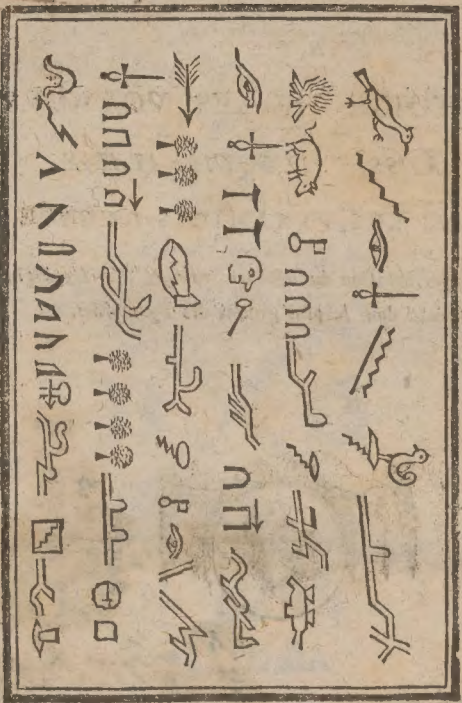
Dumbreich

A U C A R R E.

Drieta

M. DCC. LXXXVII.

*Réprésentation du Marbre incrusté à Hiéroglyphes ,
trouvée dans la plus grande des Pyramides.*



Explication des Figures hiéroglyphiques
ci - contre.

Montez cet escalier. Entrez avec prudence & armés. Prenez la descente. Entrez & descendez dans le puits hardiment. Prenez le chemin au milieu duquel est une porte. Des trois issues, choisissez celle où il fait chaud. Creusez la terre ici. Prenez la clef, & entrez par la porte qu'elle ouvre. Plan de défilé à suivre. Porte. Puits à descendre. Autre plan de défilé. Pièce à cinq issues. Prendre celle ouverte. Prudence. Armes prêtes. Béquilles. Chemin glissant. Se préserver des vapeurs en se bouchant le nez. Plan de défilé. Porte à choisir. Autre plan de défilé. Choisir le chemin aux arbustes. Vaste pièce. Sentier à suivre pour en trouver l'issue. Défilé. Puits à descendre. Porte à ouvrir. Prudence. Chemin indiqué. Armes prêtes. Porte à choisir.

Défilé. Préférer le chemin aux arbustes. Autre défilé à deux portes. Prendre celle qui conduit à une pièce ronde. Couvrez-vous la tête. Passez rapidement. Vaste pièce. Choisir la porte à la flèche. Place de chemin. Au bout. Pierre qui cache des degrés. Dernier défilé qui mène au but.



CONFESIONS

CONFESSIONS

DU COMTE DE C....

CHAPITRE PREMIER.

JUSTIFICATION du Comte de C.... ; son origine ; caractère des auteurs de ses jours ; idée des amours de son père ; aventures qui précèdent la naissance du Comte de C.... ; son éducation ; il perd sa mère ; ses inquiétudes ; sa surprise ; discours que lui tient son père qui se remarie ; infortune du jeune Comte de C.... ; son évafion de la maison paternelle.

IL en est tems enfin , je déchire le voile qui me couvre & sous lequel la malice & l'envie me portent les coups les plus sanglans.

Je fuis homme , citoyen du monde , l'univers est ma patrie. Ma famille commence par moi. Toute la noblesse & la dignité des ancêtres , que le hafard m'aurait donné , est dans

mon cœur. Quel est donc ce désir impatient de savoir de qui je reçus l'être ?

Je l'ai dit dans ma défense : je le repète encore , ma conscience ne me reproche rien. J'ai erré dans les connaissances que j'ai données du moi personnel. Mais si j'ai abusé dans certains points un public avide de me connaître , c'est , ou parce que moi-même j'ai été abusé , ou que le sentiment qui m'anime , ce sentiment profond de noblesse de mon être , me faisait croire que si je ne descendais point d'une tige illustre , j'étais fait pour en descendre.

O vous qui jusques ici , avez regardé le Comte de C. . . . comme un imposteur hardi , daignez vous mettre un instant à la place d'un homme tourmenté du besoin de la gloire , d'un homme en qui les passions , grandes & vives à l'excès , ordonnent la conduite , & qui s'est bercé longtems de l'espoir chimérique de compter parmi ses ayeux des hommes recommandables et honorés dans leur patrie.

Je n'ai qu'un instant pour parler de moi : je me hâte de le faire ; & je réclame d'avance l'indulgence pour la manière avec laquelle je vais présenter rapidement au public l'esquisse de mes aventures ; la vérité n'a pas besoin d'ornemens étrangers.

Je naquis à *Bibilo*, petite ville de la Sicile, située près de la vallée d'Ottombac. Mon père, le Marquis de *Kassi*, descendant des fameux Comtes de *Leski*, connus dans la Calabre par leurs connaissances profondes dans les sciences occultes, était à peine arrivé à l'âge où les passions commencent à se développer, que, doué d'une imagination active & d'un cœur extrêmement sensible, il conçut un amour violent pour Dona Méra, nièce de la gouvernante de ses sœurs. Il n'est pas hors de place de peindre ici le caractère des auteurs de mes jours. Je crois fermement que les inclinations sont héréditaires autant que la physionomie; sans doute il y a des exceptions à cette règle générale, dans l'un & dans l'autre cas; mais on ne peut disconvenir que ces ressemblances existent assez ordinairement.

Le Marquis de *Kassi* avoit à peine dix-huit ans lorsqu'il éprouva ce besoin qui s'éveille avec les passions & l'âge, ce besoin de trouver à épancher ses sentimens dans le sein d'un autre lui-même. Méra, jeune, belle, se présentait sans cesse à son esprit. Il ne pût résister au plaisir d'avouer qu'il aimait. Il attendit pour faire cette déclaration que Dona qui suivait les mêmes

études & les mêmes occupations que ses sœurs , se rendit à l'appartement de la gouvernante ; minuit sonnait : le Marquis s'y glisse furtivement , & là , se jettant aux pieds de Dona , il lui fit l'aveu de la violence d'une passion qu'il cherchait à dompter depuis trois années. La surprise de Dona fut extrême ; elle ne put retenir un cri de frayeur , alarmée par l'imprudence d'une pareille démarche , non pas qu'elle eût de la répugnance à s'entendre jurer un amour éternel , car elle nourrissoit dans son jeune cœur une passion aussi vive ; mais cette déclaration faite dans un moment aussi peu favorable , lui causait un effroi que l'appréhension d'être découverte par sa sœur renforçait encore ; en effet , Fléchia , ayant entendu ce cri , s'avança sur le lieu de la scène , & voyant le Marquis aux pieds de sa sœur , lui reprocha l'étourderie de sa démarche. Je vous jure , dit-il , que mes vœux sont honnêtes & louables ; j'aime ; j'adore Dona : rien ne pourra m'en séparer. Mon rang s'y oppose ; eh ! que m'importe ce rang ; il m'est à charge ; je le déteste s'il est un obstacle à mon amour. Mais non , gardez-en l'aveu dans le silence. J'espère qu'un jour je réparerai l'injustice du sort ; & que l'adorable Dona jouira par mes soins du rang

& de la fortune auxquels , par ses vertus & sa beauté , elle a droit de prétendre. Je n'ai que dix-huit ans : j'attendrai les deux années qui doivent me rendre maître de ma fortune ; & si mon père s'oppose à cet hymen , nous lui en déroberons la connaissance.

Fléchia était sensible & bonne ; elle aimait sa sœur ; elle aimait le Marquis ; elle se rendit enfin à ses instances , & leur fit à tous les deux prononcer le serment solennel de s'épouser un jour.

Depuis cet instant mon père vit tous les jours en secret la tendre Dona , & je fus le fruit de cette alliance contractée sous les auspices de l'amour.

Dès le moment où le Marquis s'était aperçu que Dona était enceinte , de concert avec Fléchia , il avait pris toutes les mesures que la prudence lui suggérait ; & sous le prétexte d'affoiblissement de santé & du besoin de changer d'air , il avait obtenu de son père de la faire passer à une maison de plaisance à quelques milles de Bénizo , située sur le bord de la mer.

C'est-là que je reçus le jour , le 29 Novembre 1749 : ma naissance fut cachée avec le plus grand soin. Il n'est pas inutile de rendre compte au public des événements extraordinaires qui l'accompagnèrent & la suivirent.

Mon père était absent pour une chasse dans les forêts de Kerillé, repaire des animaux les plus féroces ; il avoit emmené avec lui une douzaine de ses gens. Liliba (c'est le nom d'un noir qui prit soin de mon enfance) ayant prévu que sa jeune maîtresse ne tarderait pas à devenir mère, avoit tenu un cheval tout prêt pour avertir mon père du moment de ma naissance. Dona demandait son époux & Liliba crut devoir enfin l'aller chercher. Il parcourt des chemins inconnus à tout autre mortel qu'à lui dans cette forêt immense sans découvrir aucunes traces de chasseurs : inquiet, tremblant sur la vie de son maître, qui pouvait être en danger, il alloit se résoudre à revenir sur ses pas, lorsqu'il entendit sortir d'une caverne voisine des mugissemens affreux ; intrépide à l'excès, il dirige sa marche du côté de cette caverne, à peine a-t-il avancé dix pas qu'il voit à son entrée deux cadavres étendus sur le sable inondé de leur sang ; il reconnaît aux vêtemens de l'un d'eux qu'il étoit de la suite du Marquis ; alors il ne balance plus ; il pénètre dans cette horrible caverne qui recevoit assez de jour, par un trou que la nature seule avoit pratiqué dans sa voûte, & reconnaît mon père, aux prises avec une louve furieuse. Mon père avoit eu la précaution de se tapir entre deux

saillies de la roche qui lui servaient de rempart, & il lançait sur l'animal des coups de tronçon de sa pique, seule arme qui lui restât pour défendre sa vie. Le fidèle Liliba, n'écoulant que sa valeur & son amour pour son maître, s'élance aussitôt sur l'animal furieux, & d'un bras vigoureux, lui enfonce son sabre dans le gosier, puis de l'autre main, armée d'un pistolet, lâche deux coups qui terrassent l'animal sur l'arène.

Pendant cette expédition courageuse, mon père, qui dans ce danger imminent, avait cru devoir s'y soustraire par la fuite, revint sur ses pas entendant son fidèle serviteur; il courut à sa rencontre, & après lui avoir témoigné par ses caresses la reconnaissance que méritait un pareil service, il lui apprit comment excédé de fatigue il était venu se reposer sous les arbres voisins de la Caverne; comment deux de ses gens avaient été mis en pièces tandis qu'il dormait; & comment lui-même eût été la victime de cette louve furieuse, sans sa bravoure signalée. Eh bien, M. le Marquis, je vous ai sauvé la vie en venant vous apprendre qu'elle allait être doublée. Dona sans doute est mère en ce moment; hâtez-vous de revenir. . . Tandis qu'il parlait ainsi, il aperçut des jeunes louveteaux qui cherchaient leur mère: Dieu

soit loué, dit Liliba, voici de quoi conserver le souvenir du danger que vous avez couru ; permettez , M. le Marquis , que j'emporte un de ces jeunes animaux ; je connais la maniere de les apprivoiser & même de les rendre utiles. Mon Père y consentit , quoiqu'il ne conçut pas trop comment Liliba pourrait faire disparaître leur férocité naturelle. On verra par la suite ce que devint cet animal & à quoi il me servit.

Ils dirigèrent donc leurs pas vers le Palais où je venais de recevoir le jour , & à peine furent-ils arrivés , que ma Mère m'offrit au Marquis en lui disant : Voici le nœud qui nous lie pour la vie , qu'il fasse à jamais votre bonheur. Mon Père levant les bras au Ciel lui adressa cette courte prière : » Dieu puissant , daigne prendre pitié de cet enfant ! Je prévois déjà qu'il doit accomplir de grandes choses ; puisse-t-il être heureux ! puisse-t-il un jour faire oublier , par ses talens & son cœur , l'illégitimité de sa naissance » Après cette prière il me donna le nom de Joseph ; & , me contemplant avec plus d'attention , il découvrit sur ma poitrine une étoile que j'y porte encore.

Mon Père qui , par la mort du Comte de *Kassi* , devenait maître de sa fortune & de sa personne , résolut de passer avec Dona &

moi , les premières années qui suivirent ma naissance dans ce même Château que Dona ignorée de tout le monde occupait depuis long - tems.

Je fus élevé par le Marquis , aidé du vieux Liliba ; & , à peine avais-je atteint ma cinquième année , que déjà il me faisait rester auprès de lui lorsqu'il cherchait à interroger la nature dans ses grandes œuvres. A peine pouvais-je articuler , que mon ame , disposée à la contemplation , s'élançait déjà dans l'avenir , & que je répondais aux questions que le Marquis me faisait , avec une promptitude & une sagacité peu ordinaire même dans un âge plus avancé. A mesure que mes connoissances se développaient , mon Père m'enseignait assidûment les élémens des Sciences qu'il desirait que je connusse. J'étudiais les Langues : la Chaldéenne & la Syriaque furent celles que je connus le mieux ; & , lorsque nous étions ensemble , nos discours étaient toujours dans l'une de ces deux Langues. Je n'appris que fort imparfaitement l'Italien ; ce n'a été que dans la suite , où , reconnaissant son utilité , je m'y attachai plus sérieusement.

Le Marquis m'emmenait toutes les nuits dans un observatoire très-élevé ; & là , nous contemplions le cours mesuré des corps

céléstes. Le jour nous lisions dans le grand livre de la nature. Que ne puis-je peindre ici la sublimité de ses pensées ! La grandeur, la sublimité de ses réflexions ! Mais je parle à des hommes : le tems me presse, & je dois remplir avec célérité la tâche pénible que la méchanceté de quelques-uns ont imposée à l'ami de tous.

Il était arrêté dans l'ordre immuable des destins, que mon existence serait le tissu des aventures les plus extraordinaires. A peine j'avais atteint ma treizième année que je perdis ma Mère. Ce souvenir m'arrache des pleurs d'autant plus douloureux que cette mort, dont je fus la cause, a été pour moi la source de tous les maux auxquels je suis en butte aujourd'hui.

J'ai parlé plus haut du Loup pris dans la caverne & élevé avec moi : malgré tous les efforts de l'industrie, la nature ne perd jamais ses droits ; & les inclinations que sa main a gravées dans tout ce qui respire, peuvent bien éprouver quelque altération, mais ne s'éteignent jamais. Le Loup, en grandissant, avait donné des marques de férocité telles, que l'on avait été contraint de l'enfermer dans une loge où il n'était accessible que pour moi seul qui avait demandé qu'on le laissât vivre. Ses yeux s'allumaient avec fu-

reur à l'approche de tout ce qui n'était pas moi. Un jour, que j'avais oublié de le renfermer soigneusement à la loge, ma mère descendit dans le Parc pour respirer un peu le frais; elle approcha de cette perfide loge, & à peine l'eut-elle dépassée, que l'Animal, rompant les foibles obstacles qui le retenaient, s'élança sur ma mère & la terrassait lorsqu'accourant à ses cris je le forçai de fuir jusqu'à sa loge où je le poursuivis, & dont je barricadai la grille. Je volai à ma mère qui n'était point revenue de son évanouissement, & je la transportai moi-même dans son appartement, où elle rendit les derniers soupirs, sans que personne que moi les reçût; tous les Domestiques étant dispersés, & mon Père étant à une Terre distante de soixante lieues.

Lorsqu'à son retour il apprit cette funeste Catastrophe, il conçut dès ce moment une tristesse profonde, & je m'aperçus des efforts qu'il employait pour ne pas me marquer le refroidissement haineux qu'il ressentait à mon aspect.

Retiré dans son Cabinet, où il passait des jours entiers dans le silence le plus morne, il ne me permettait que très-rarement de travailler avec lui; & si par hasard sans y être appelé je l'approchais, je m'apercevais d'un dérangement total & d'un trouble

involontaire dans toute sa physionomie ; un personnage qui avait toujours excité ma curiosité , par les précautions que mon Père prenait pour l'introduire , pouvait seul l'entretenir. Je crus m'appercevoir à cette conduite mystérieuse , qu'il se passait dans ce Cabinet des Scènes extraordinaires. Ma curiosité excitée voulut se satisfaire : je cherchai à y parvenir ; après avoir imaginé divers expédiens , je m'arrêtai à celui de faire un trou dans le mur. Un jour , que je savais l'inconnu dont j'ai parlé plus haut , renfermé avec mon Père , j'allai à mon Observatoire. D'abord ma vue , frappée par une lumière resplendissante , ne distinguait aucun objet ; bientôt je crus appercevoir , et que l'on juge de l'effet terrible de cette vision si c'en est une , une lumière éclatante qui éclairait cette vaste Pièce , & cette lumière était un Soleil placé dans des nuages qui formaient le plafond. Vis-à-vis cette porte , couverte de Crépines d'argent , sur un Velours noir , était un Autel où fumait de l'encens & des Aromates. Je vis mon Père & l'inconnu s'approcher en tremblant , & je reconnus ma Mère debout sur cet Autel ; ma Mère , elle-même , qui par ses regards expressifs & son attitude animée , semblait être pleine de vie. Je me jettai à genoux

machinalement ; mais le spectacle disparut alors à mes avides regards. Je me relevai bientôt pour en jouir encore ; mon Père en ce moment embrassait l'inconnu , & je lui entendis distinctement proférer ces paroles :

Ciel, ô ciel ! Est-il possible ! Je touche ; je vois encore cette moitié de moi-même , & c'est à vous que je dois ce bonheur unique ! Ses yeux brillent de tout le feu de l'amour ; elle semble me parler , m'entendre ! Gardez-vous, lui disoit l'Inconnu, de céder au desir qui vous presse , de toucher à cet objet chéri ; il disparaîtrait aussi-tôt..... Ici mon Père se jeta à genoux , & les yeux vers l'image de ma Mère, il me parut dans une contemplation délicieuse. Il se fit quelques instants de silence religieux. Cependant quel était mon état ! Je laisse aux imaginations vives à se le peindre. Il est impossible à décrire. D'abord une sueur froide avoit inondé mes joues. Bientôt un sentiment indéfinissable, mêlé de douleur & de plaisir, augmenta progressivement les palpitations de mon cœur ; mes genoux fléchissaient sous moi lorsque des concerts mélodieux rappellèrent mon existence prête à s'évanouir. Je portai mes regards vers la source du bonheur dont je venais de jouir, mais tout, hélas ! était disparu pour moi & pour jamais.

Si dans le cours de ma vie , mes idées , mes opinions , ma manière de penser , de voir & d'être , ont pû me faire paraître singulier , je pense que cette Scène n'y a pas peu contribué ; les premières impressions , qui remuent l'ame violemment , ne s'effacent jamais , & lui donnent cette teinte de caractère indépendante de la reflexion , qui heureuse ou malheureuse ne fera jamais l'objet des reproches des hommes raisonnables & sensibles.

Un Procès exigeait quelquefois les absences de mon Père : je m'apperçus que sa tristesse était diminuée à chaque retour. Bientôt les Scènes isolées du Cabinet se rallentirent ; le Château , jadis séjour de la douleur , devint celui des plaisirs ; & , après une année de cette dissipation , mon Père m'apprit qu'il allait se marier.

Tu peux compter , me dit-il alors , que ton sort est assuré ; tu atteins ta quinzième année , & la manière avec laquelle j'ai cultivé les connoissances & les bonnes dispositions dont le Ciel t'a doué , me répond que tu pourras te distinguer honorablement. Je te présenterai à ma jeune Epouse ; je ne lui célerai pas le mystère de ta naissance... P'interrompis ce discours par mes pleurs ; je présentais combien cette union ferait contraire

à mon bonheur & à mes intérêts. Le délap-
prouverais-tu ? me dit le Marquis avec bonté,
parle, mon ami, vois combien je suis isolé,
malheureux, & dis-moi si tu prévois que je
dusse vivre dans cet isolement douloureux... ?
J'aurais redouté ce mariage encore plus, que
cette confiance que le Marquis me témoignait
m'eut engagé à approuver son projet. Aussi
j'insistai sur la promptitude avec laquelle il de-
vait terminer cet Hymen ; & bientôt après il
me présenta à la Comtesse de Zélcida, jeune
Veuve, riche & belle, qu'il épousa quelques
jours après cette présentation.

Je passe rapidement sur les premiers mois
de cette union qui se resserra par la nais-
sance d'une fille que l'on nomma Rozellina.
C'est là le commencement de mes infortu-
nes. Voilà cet instant fatal où je découvris
que j'allais être seul pour moi. Tout con-
courait à déterminer mon abandon. Liliba
mourut d'une chute ; & moi ne pouvant
plus résister aux mauvais traitemens que
j'essuyais chez mon Père, dans cette maison
d'où ma tranquillité & mon bonheur s'é-
taient évanouis par la naissance d'un enfant
que la Société reconnaissait pour légitime,
tandis que moi, j'étais réprouvé par elle,
je pris la ferme résolution d'aller chercher
dans d'autres contrées ce bonheur & cette

tranquillité. Relegué dans une Chambre obscure séparée de l'Appartement de mon Père par une Cour , je me vis peu-à-peu abandonné de tout le monde. Mes Livres furent ma seule ressource pendant plusieurs mois ; mais bientôt la nourriture & le vestiaire me furent refusés impitoyablement. Mon Père me fuyait lorsque je lui tendais les bras. Je vis que le moindre mal pour moi était de m'abandonner à la Providence, & de fuir un azile où le souvenir du passé rendait chaque jour plus douloureuses les impressions présentes. Ce parti une fois pris , je me trouvai moins malheureux. Je ne fus plus occupé que d'arranger mon petit bagage. Cet arrangement fut bientôt fait. Une multitude de projets m'occupait l'esprit , & , sans m'attacher à aucun , j'avais assez bonne opinion de moi-même pour croire , au milieu de la confusion de mes idées , que la fortune ne me ferait point ingrate : je me décidai à la tenter.

Ce fut la nuit du 15 au 16 Avril 1765 , que je choisis pour mon évasion ; j'avais fait mes petits préparatifs consistant en quatre chemises , un habit de drap verd , une Redingotte jaune , & quelques Pièces de monnoye dans ma poche , qui provenaient d'épargnès. La Lune éclairait cette
superbe

superbe nuit ; & , après avoir baisé en pleurant mes Livres , mes Compas , la porte de l'Appartement où mon Père dormait profondément , jettant mon très-petit paquet par-dessus la muraille de la Cour , je grimpai ensuite pour l'escalader. Je me souviens encore , non sans émotion , que lorsque je fus arrivé au haut de cette muraille , je m'arrêtai pour contempler l'azile que j'allais quitter. J'ignore le temps que je passai dans cette position ; mais je sais que je ne sortis de ma contemplation , qui n'avait cependant rien de douloureux , qu'après avoir poussé un profond soupir , & avoir arrosé de mes pleurs , ces pierres sur lesquelles je restais avec complaisance. Adieu , Lieux qui m'avez vû naître ! Adieu , m'écriai-je , en descendant avec promptitude , je vous quitte pour toujours.



CHAPITRE II.

INCERTITUDE du Comte de C. . . . ; son admiration à l'aspect du lever de l'aurore ; ses réflexions ; il arrive à une chaumière où on lui donne l'hospitalité ; proposition qu'il accepte ; il continue son voyage ; sa réception chez le Marquis de R. . . . ; son entretien avec le Seigneur Diégo ; on lui donne un grenier pour retraite ; visite qu'il y reçoit ; il trouve sa tante dans la femme de Diégo , qui le présente au Marquis de R. . . . ; sa conversation avec ce Seigneur , dont il gagne la confiance ; projet qu'il lui communique ; son voyage avec le Marquis de R. . . . ; son séjour à Rome ; mort du Marquis de R. . . .

DESCENDU au pied de cette muraille , je la considérai long-temps ; il me semblait alors entrer dans un monde nouveau où j'allais prendre une existence nouvelle. Mes yeux s'étendaient au loin dans la plaine ; mais les larmes dont ils étaient couverts , & la lueur très-faible que la Lune répandait sur les arbres & sur la verdure , m'empêchaient de distinguer les objets qui me paraissaient absolument différents de ce qu'ils m'avaient toujours parus.

Qu'on se figure ma position , & l'on devinera aisément que toutes mes idées

devaient se bouleverser & se confondre. Je cheminaï cependant en suivant ces sentiers que je savais devoir me conduire à *Gonsalvedo*. D'abord je marchai très-lentement ; mais la frayeur que m'inspirait le silence de toute la nature, me donna des forces, & je pressai ma marche.

Bientôt ce silence imposant fut interrompu par le réveil des oiseaux : le crépuscule paraissait déjà ; le crêpe de la nuit se repliait à l'autre bout de l'horison ; une vapeur lumineuse blanchissait mon point de vue. L'Aurore parut ! Quel spectacle imposant ! Quelle magnificence ! L'admiration que me causait cette pompeuse perspective, me fit rester en contemplation, pendant que tous ces prodiges renaissans s'opéraient sous mes yeux. Rien ne rétrécissait ma vue : tout agrandissait mon ame. J'étais, moi, l'image de cette Aurore naissante ; j'allais entrer dans la vie comme le soleil se montrait au monde. J'oubliai bientôt tout ce que je quittais, pour ne m'occuper que de ce que je voyais ; mes sensations étaient neuves, fortes, pleines d'énergie, parce que mon éducation différente de celle dont on affaîne l'enfance dans les grandes Cités, n'avait point défiguré en moi la Nature.

J'avais vu souvent avec mon Père ce

superbe lever de l'Aurore ; mais je n'avais rien vu. Alors, je n'étais pas encore éveillé aux jouissances, & je n'étais pas libre ; là, dans cette plaine j'étais moi, je jouissais de moi, j'étais seul.... Mon paquet par terre & m'asseyant dessus j'attendis le soleil ; quel sublime Tableau vint alors frapper mes regards ! vint frapper tous mes sens ! Les oiseaux redoublaient leurs concerts, tout célébrait à l'envi le lever du Dieu de la Nature, mes yeux avides n'avaient plus de mouvement, tout mon être s'élançait au devant des flots de lumière qui allaient paraître. Ce n'est pas sur nos têtes que l'Époux de la Nature s'annonce à son lever, il salue la terre qu'il va féconder ; quelques rayons lumineux s'échappent avec la promptitude de l'éclair, & s'allongent en glissant sur l'émail des prés ; je fus couvert de sa lumière avant les arbres & les rochers ; la terre était brillante avant que le Ciel fut éclairé ; quelle pompe & quelle magnificence ! La terre se parsema de diamans.... Chaque brin d'herbe en était tout couvert.

Ames apathiques & froides, qui ne connaissez de jouissances que celles que le luxe vous prépare à grands frais ! Quittez vos voluptueux tombeaux ; éveillez-vous à la vie ; & venez adorer l'astre dont il semble

que vous craignez les bienfaits.... Sibarites insensés, que je vous plains ! Vous seriez froids, vos cœurs feraient de glace à ce spectacle ravissant ; il n'est pas fait pour vous.

Je restai long-tems dans mon attitude contemplative, & ce ne fut qu'à regrêt que je recommençai ma marche. Je fis trêve, si j'ose ainsi m'exprimer, aux grandes sensations que j'éprouvais, pour m'occuper enfin de ce que j'allais devenir. Mon inquiétude, autant qu'il m'en souvienne, n'avait rien de désespérant ; mais enfin elle était fondée. Je connaissais l'Italie par les détails que mon Père m'en avait fait. Je connaissais la position de chaque Ville & de chaque Bourgade ; mais arrivé là, qu'allais-je y faire ? Je pensai qu'il fallait changer mon nom & me présenter d'abord chez les principaux Personnages. Je ne parlais que peu l'Italien ; & je connaissais beaucoup la Langue Chaldéenne & Syriaque ; mais, accoutumé à écrire presque toujours avec les caractères de ces deux Langues ; ou plus souvent, par signes cabalistiques & hiéroglyphiques, je ne pouvais faire aucun usage de ces différentes manières d'écrire ; cette réflexion me jettait dans un embarras inexprimable.

Tout en réfléchissant, j'avais vers une

chaumière , isolée , entourée de haïes vives. Mon appétit s'éveillait. Je frappai à la porte. Une vieille femme vint m'ouvrir. O mon Dieu , le bel enfant ! s'écria-t-elle , que voulez-vous , mon bel ange ? Madame , je voudrais me reposer & manger. J'ai faim & je suis las. --- A Dieu ne plaise que je ne vous refuse l'hospitalité ! Venez. J'entrai : elle appella sa fille pour me faire donner du lait tout chaud , & du pain bis ; j'en dévorai une suffisante quantité , & , pendant le tems que je faisais honneur à mon frugale repas , la bonne mère s'enquit de moi d'où je venais , & où j'allais ? Je lui déguisai le lieu de mon départ ; mais je lui dis que j'allais à Naples. A Naples ! s'écria-t-elle , à Naples ! Jamais vous ne résisterez aux fatigues de ce voyage ; & qu'allez-vous y faire ? --- Y chercher de l'emploi. --- Eh bien ! Je pourrais vous être utile mon enfant , me dit-elle , j'ai un fils qui est Valet-de-Chambre du Secrétaire de M. le Marquis de R. . . . Ce Seigneur est maintenant à son Château de *Rosellio* , à six lieues d'ici : il doit aller à Pise sous quelques semaines --- C'est un savant que ce Marquis là ! C'est un homme , à ce que dit mon fils , qui fait cent folies par jour : il brûle plus de charbon , en une heure , qu'il ne m'en faudrait pendant six mois. Allez-y de ma

part. Son Secrétaire pourra vous prendre à son service. A son service, me disais-je tout bas, & en rougissant; qui, moi? Je me dégraderais à ce point! Moi, fils d'un Marquis! Moi, toujours servi, j'irais servir à mon tour! Je n'osai faire part à la vieille mère de tout ce qui révoltait mon orgueil dans sa proposition, & j'acceptai l'adresse de son fils, en me réservant d'en faire l'usage que je jugerais compatible avec mes besoins & mon amour-propre. Elle refusa le paiement de mon déjeuner, & me remit dans mon chemin, en me souhaitant bon voyage.

Il était huit heures du matin, lorsque je me remis en marche. J'étais léger; je franchissais lestement & fossés & ruisseaux. Je sortais d'un esclavage aussi dur qu'humiliant par un préjugé honteux, & qui dégrade la nature; j'étais considéré dans la maison de mon Père comme un être mixte entre l'espèce humaine & l'espèce animale.... Il me semblait au contraire, à l'accueil que l'on me faisait, que j'étais un homme alors, & qui plus est, un homme intéressant, tant par ma figure que par mes qualités personnelles. Je pouvais valoir mieux même que ceux qui m'avaient méprisé. Agile, dispos, je repandais sur-tout ce qui m'entourait la force de ma vie; tout s'embellissait à mes yeux, comme moi-même j'embellissais

la nature. Ma voix sonore s'accroissait en grossissant. Je parlais aux échos à qui je donnais des loix. Je m'arrêtais où je voulais. Je n'étais plus circonscrit dans ces bornes où les bienfaisances m'avaient contraint depuis si long-tems.

J'arrivai à *Rosellio* sans m'en appercevoir. Il étoit environ deux heures & demie. Je demandai à un Payfan qui se trouva à l'entrée du village, où étoit la demeure du Marquis de R.... Ce garçon étoit justement le fils de l'un de ses Jardiniers. Je vais vous y conduire, me dit-il. Je m'informai chemin faisant, quel étoit ce M. Diégo, Valet-de-Chambre ? Oh ! me dit-il, il est presque aussi maître que Monseigneur. C'est lui qui fait tout : si vous voulez parler à mon père il vous instruira plus amplement.

Je n'étais pas fâché de prendre connaissance de la maison où j'allais m'adresser ; conséquemment je me laissai conduire chez le Jardinier. En entrant dans cette maison, je fus révolté de la malpropreté qui y regnoit. On se le figurera aisément d'après la manière avec laquelle j'avais été élevé. Cependant je fis la meilleure contenance possible, afin que le Jardinier & sa femme ne s'aperçussent pas de mes observations ; ils étoient tous les deux assis près une table, sur laquelle domi-

nait

nait un grand vase, plein de légumes. Quelques croûtes de pain bis escortaient le mets : autour d'eux , & par terre , rampaient huit ou neuf enfans , gros , gras & beaux comme des anges.

Les bonnes gens m'offrirent de m'asseoir ; quand je leur eus dit que j'avais à parler au Seigneur Diégo : il est à dîner , me dit le Jardinier , & pour lui parler il faut attendre qu'il passe par ici. Nous avons un compte à faire ensemble , pour la pension d'une Dame qu'il y avait placée. Quelle Dame ! me disais-je ! & quelle pension !... Ces gens-là sont aussi curieux que d'autres : je fus obligé de leur dire à peu-près le sujet de mon voyage ; alors les cérémonies cessèrent , & le bon homme voulut que je me misse à , ce qu'il appelait , son couvert ; & que je mangeasse en commun ; ventre affamé n'a point de dégoût. La première bouchée me révolta , & , aux dernières , je m'en tirais avec la meilleure grace du monde. On alla chercher , sous une espèce de bas d'armoire , un vieux morceau de linge contenant un plus vieux morceau de fromage de Parmésan , & ce fut le dessert & le dernier service du repas.

Quel dîner ! Quand il fut fini , le Jardinier me raconta quelques anecdotes sur le

compte du Seigneur Diégo : anecdotes qui n'étaient rien moins qu'encourageantes ; c'était un sot , un brutal , qui se prévalait de la préférence que lui donnait son Maître , & qu'il ferait bien à desirer si j'allais vivre avec lui ; que je ne prisse aucun de ses exemples , parce que je me ferais bientôt haïr de tous les autres Domestiques.... Pendant tous ces récits , on aperçut le Seigneur Diégo qui s'avancait gravement.... Le voilà , me dit le Jardinier , allez au-devant de lui ; j'y allai avec peine & beaucoup d'embarras. Je lui dis , en balbutiant , que Madame sa mère m'avait conseillé de me présenter à lui , pour le prier de m'être utile : à ce mot de *Mère* , mon homme rougit. Comment ! D'où connaissez-vous ma mère , me dit-il à moitié bas ? Ne parlez pas si haut ! Mais ! pourquoi donc , Monsieur , ne voulez-vous pas m'entendre parler de cette respectable mère ? Que voulez-vous de moi , me dit-il en me toisant de la tête aux pieds avec l'air de la suffisance & du dédain ? J'ai eu l'honneur de vous le dire ; & , alors je lui fis une histoire sur mon évaison de la maison paternelle , & sur mes projets d'avancement ; il me fit voir son ame à découvert , en me disant qu'il ne prévoyait pas qu'il pût m'être utile à grande chose ; que , d'un autre

côté, il n'était point assez riche pour faire les dépenses que je nécessiterais, & que sa mère était une drôle de femme de lui adresser ainsi un petit aventurier. Mais, Monsieur, lui dis-je, je ne prétends point vous être à charge en aucune manière; je vous demande le service de me présenter à M. le Marquis; ce service ne me paraît pas de nature à être refusé. J'appris, dès ce moment que l'humilité n'a jamais habité dans des âmes dégradées & avilies par la servitude. Les valets ont tous les vices de leurs maîtres; la tyrannie despotique de ceux-ci, l'abaissement honteux où ils réduisent tout ce qui doit fléchir sous eux, empêchent les premiers d'imiter, en quelque chose, le peu de vertus qui restent à leurs maîtres.

Au moyen de ce que, dans mes réponses, j'avais laissé entrevoir à Diégo, que je n'étais point dénué de ressources pécuniaires, (il ne pensait pas que tout mon contingent se réduisait à si peu de chose) il m'a dit: au surplus, venez avec moi. J'ai une petite serre où je vous ferai coucher pendant quelques nuits, & lui, tout en marmotant, & moi, tout en soupirant, nous traversâmes le potager, où en passant, je remarquai des fruits magnifiques qui me plaisaient bien davantage que le ragoût de carottes du jar-

dinier, ensuite le parc, & nous arrivâmes au magnifique château du Marquis. Ma respiration devint un peu plus libre, en traversant le vestibule. Diégo, sans souffler un seul mot, me fit grimper dans les greniers, & , après s'être baissé sous les solives du comble, il me montra un petit coin, éclairé par une lucarne, dans lequel, parmi des vieilles brides, des selles & des bottes, se perdait une espèce de matelas.

Voilà, me dit-il, alors, ce que je puis faire pour votre service; restez-là, ne vous montrez à personne; que je n'aie trouvé l'occasion de parler de vous; je viendrai vous apporter à souper, adieu, & il partit, sans me donner le tems de lui faire un mot de réponse. Je me jetai sur ce matelas, en me couvrant la figure de mes deux mains, & je les baignai de mes larmes; j'en répandis un torrent. Ce n'était plus là ce jeune homme, si fier de sa liberté, qui parcourait si lestement les campagnes! C'est un esclave avili, abîmé de douleur. Ma posture n'était plus celle que j'avais, lorsqu'assis dans la plaine, j'adorais le Soleil à son lever; il allait au contraire éclairer un nouveau monde: avec lui avait commencé mon bonheur, & ce bonheur s'échappait avec ses derniers rayons. Que d'événemens s'étaient multi-

pliés , pendant qu'il traçait son cours dans les Cieux !

Dans ce moment, où mon ame absorbée ne connaissait que la douleur, l'image de ma mère, le souvenir de ce tombeau magique où je l'avais retrouvée, vinrent encore doubler l'amertume de mes chagrins.

J'étais encore dans la même attitude que j'avais prise, en me jettant sur le grabat, lorsque j'entendis marcher dans mes antichambres; c'était la femme de Diégo, fraîche, encore très-jolie, & , par-dessus tout cela, très-affable & très-humaine. C'est à tort que la médisance lui donnait le Marquis pour amant; Diégo ne l'eût jamais souffert: d'un autre côté, le Marquis de R... n'était plus dans l'âge de connaître l'amour.

A son arrivée je me levai, & elle me considéra pendant quelques tems sans proférer un seul mot. Mais en croirai-je mes yeux, dit-elle avec étonnement? vos traits, mon enfant, me rappellent un souvenir bien douloureux! ils sont parfaitement ressemblans avec ceux de ma sœur. La pauvre créature! elle n'est plus! Dona, s'écria-t-elle, avait un fils du Marquis de Kassi! Quelle fut ma surprise quand j'entendis prononcer les noms de mon père & de ma mère! Quoi! Madame, serait-il possible que vous fussiez ma

rante ! Eh ! oui , me dit-elle en m'embrassant , mon cœur ne s'y trompe pas ! Après quelques momens de silence , pendant lesquels je manquai plusieurs fois de perdre connaissance , je racontai à ma tante Diégo , toutes mes aventures & la cause de ma fuite : elle n'avait jamais aimé mon père : conséquemment , elle ne trouva rien d'étonnant dans tout ce que je lui racontai de ses procédés à mon égard.

Si , d'un côté , je bénissais le Ciel du secours qu'il m'envoyait , de l'autre , j'étais cruellement humilié de voir ma tante , la sœur de ma mère , épouse d'un valet de chambre , & surtout , d'un Diégo ! Comme ses aventures seraient longues à raconter , je ne dirai point comment ce mariage a eu lieu. Ma tante , très-prudemment , flatta mon amour-propre en m'invitant à ne rien dire au Marquis de cette parenté ; j'y consentis de bon cœur , & elle me fit descendre dans son appartement , où était Diégo , à qui elle raconta qu'elle ne s'était effectivement point trompée ; car elle m'avait vu passer du cabinet du Marquis , où elle était quand je montais aux combles , & avait fait part à Diégo de ses pressentimens.

La figure de celui-ci alors se dérida , il me traita un peu moins grossièrement ; je

soupai avec mon cher oncle & ma très-digne tante, & l'on m'envoya coucher, non pas dans mon grenier, mais dans une chambre fort propre que le Seigneur Diégo tenait toujours toute prête, pour recevoir ses amis.

Le lendemain matin je fus présenté au Marquis de R.... C'était un homme de moyenne taille : sa figure était bourgeonnée : il avait alors pour habillement, une espèce d'habit, veste noir & un bonnet noir ; il travaillait à son bureau, autour duquel des creufets s'élevaient de toutes parts. Je lui tournai un compliment avec assez de grâce pour qu'il ôtât ses lunettes qu'il remit pour me regarder.

Ma tante, qui me présentait, lui dit que j'étais le fils d'un honnête militaire, qui, étant sans fortune, m'envoyait, sous les auspices de la Providence, chercher un état ; que s'étant rappelé du nom du Marquis de R..., que l'on lui avait dépeint dans ses voyages comme un homme bienfaisant & généreux, il avait engagé son fils à aller implorer sa protection.... Eh bien ! dit le Marquis, son extérieur me prévient : qu'il reste ; s'il est sage, je m'attacherai à lui. Retirez-vous, dit-il, à ma tante, je veux le faire causer.

Ma tante partie, le Marquis m'interrogea beaucoup sur ce que je savais ; sur mon

éducation , & je sortis triomphant de cet examen : il me trouva des dispositions plus qu'ordinaires , & finit par me dire , en souriant , qu'il cherchait depuis quarante années dans la transmutation des métaux , le remède universel , mais que dans moi , il trouvait , sans charbon ni creuset , la pierre philosophale.

Il fit sur le champ appeler Diégo , & lui donna des ordres pour que l'on me préparât un appartement , à côté du sien ; je vais , me dit-il , parcourir l'Italie : j'ai des découvertes à y faire : les campagnes de Florence , Parme , Plaisance , Naples nous fourniront une ample matière à nos recherches. Je partirai sous peu de jours , & j'espère , mon ami , que vous voudrez bien me seconder dans mes travaux.

Vos connaissances , quoiqu'au-dessus de votre âge , sont imparfaites. Je vous révélerai de grands secrets lorsque vous serez digne de les entendre. — Il existe dans l'univers un agent qui ordonne , & fait mouvoir tous les ressorts ; cet agent est subordonné au grand être. J'ai cherché long-tems à diriger les effets de cet agent invisible ; j'ai étudié la nature. Cette mère , sage & féconde , enseigne , à qui fait l'interroger , les trésors qu'elle renferme aux yeux des autres mortels. C'est en s'élevant au-dessus de la sphère

étroite des connaissances humaines ; que l'homme remplit sa vocation & agrandit la dignité de son être : rien alors ne lui est impossible : pénétré de la vérité de cet adage éternel , j'ai osé tenter des découvertes extraordinaires , & j'y ai pleinement réussi. J'ai vu , mon fils , des nations se régénérer. La date de mon existence se perd dans la nuit des tems. Je n'ai jamais souffert & je n'ai jamais été la proie de ces maladies qui affligent l'humanité.

J'écoutais avec un étonnement stupide ; ce que me disait cet homme extraordinaire. Il me convainquit qu'on parvient à se persuader à soi-même, ce que l'on a voulu persuader aux autres. J'avais bien entendu dire à mon Père, qu'il y avait dans la nature des moyens d'une existence éternelle ; mais je n'avais jamais pu classer dans mon cerveau des idées aussi contraires à l'ordre invariable de destruction qui s'opère depuis des siècles sous nos yeux. --- La suite m'a prouvé cependant, qu'ils ne se trompaient ni l'un ni l'autre, dans leur persuasion ; mais aussi j'ai découvert en même tems, qu'il fallait le concours de tant de circonstances, qu'aucun homme ne parviendrait sans doute jamais à les réunir.

Je laissai le Marquis se bercer toujours

de ses heureuses chimères ; elles faisaient son bonheur ; il ne troublait point l'ordre de la société ; il faisait des heureux ; & certes , des fous de cette espèce , dans un état quelconque , y sont infiniment moins dangereux que ces sangsues périodiques , qui distillent le fiel dans leurs écrits , & dont les revenus sont assignés sur les produits de leurs calomnieuses imputations.

Ma tante , plus que Diégo , était au comble de sa joie : à chaque instant elle était pressée du besoin d'avouer au Marquis que j'étais son neveu : enfin , elle ne put y tenir : un matin , j'étais à prendre une leçon du Marquis , elle entre pour apporter le chocolat , & après l'avoir servi , elle restait debout devant le guéridon. Le Marquis , qui n'eût jamais voulu voir personne , lui demanda ce qu'elle attendait ? Monsieur , lui dit-elle , je contemple mon neveu. A ce propos moi de rougir. Pourquoi rougissez-vous , me dit le philosophe ? Vous êtes peu digne de vous-même : je sais qu'elle est votre tante sans que personne ne l'ait dit que mes observations judiciaires , & je ne vous en ai pas moins estimé. Que vous importe de quel sang vous soyez sorti ? Ces fots préjugés sont-ils donc faits pour nous ? Que fait à la nature , que nous étudions , ces rangs , ces

bienféances, ces convenances de la société ? Le préjugé de votre tante est que vous lui tenez à quelque chose, embrassez-la ; & vous, dès ce moment, dit-il, en lui adressant la parole, croyez que ce titre de parente n'est rien pour la nature : les êtres qui dérivent les uns des autres, s'éloignent par des distances infinies : ils ne s'y réunissent jamais ; la réaction ne s'opère alors en aucune manière. Allez avec Diégo ; voilà celui qui, remplissant le vœu de la nature ; doit être contemplé par vous ; & ma tante se retira en haussant les épaules.

Comme le tems presse & qu'il faut promptement satisfaire l'avidité curiosité de l'Europe entière qui a les yeux ouverts sur ma conduite & sur moi, je ne puis ici donner les détails circonstanciés, qui viennent se placer sous ma plume, à mesure que ma mémoire me sert, je tairai donc tout ce qu'il n'est pas important de savoir. J'ai parlé de ma naissance, de mes qualités personnelles, le public veut maintenant savoir l'origine de ma fortune ; j'ai dit que je ne devais compte à personne des moyens que j'avais de faire le bien & de soulager l'humanité souffrante ; aujourd'hui que je me suis imposé la tâche pénible de rendre un compte exact de ces mêmes moyens, je vais en dévoiler la première source.

Le Marquis de R... effectua le projet qu'il m'avait communiqué, il laissa à Diégo & sa femme le château qu'il occupait & les terres en dépendantes; &, après avoir assuré à tous ses domestiques un revenu suffisant pour vivre honorablement, n'importe où ils voudraient finir leurs jours, il m'emmena de Rosellio & nous allâmes droit à Pise; cette ville jadis si fameuse arrêta un peu nos regards. Nous contemplâmes, en soupirant, les vestiges de son antique splendeur. Pise, avec sa liberté, perdit sa population, ses forces, sa gloire, son commerce; sous la domination des Médicis, elle se dépeupla & s'appauvrit. Au lieu de 150 mille habitans, qui se referraient dans ses murs, à peine, aujourd'hui, on en voit 15 mille qui rampent sur ses pavés de marbre couverts de ronces & d'épines.

Non loin des ruines de Pise s'élève un autre monument d'instruction. C'est la république de Lucques, une population considérable occupe ce petit Etat, sur un territoire de huit lieues de long, sur autant de large, coupé par des montagnes, circonscrit partout, on compte plus de 120 mille habitans.

Avant moi, M. de la Lande a rendu compte des causes de cette immense popu-

lation. L'Aristocratie, détestable dans une ville, règne avec succès sur un territoire lorsqu'elle a su réprimer la puissance par ces loix qu'elle ne pourrait enfreindre sans danger.

Nous parcourûmes Naples, Florence & Venise. Par-tout où nous séjournâmes, mon savant compagnon de voyage me présentait à tous les grands, qui l'accueillaient, sous le nom de Comte de A... Par-tout il laissait des traces de sa bienfaisance & de son amour pour l'humanité.

Après avoir vu toute l'Italie, nous terminâmes nos courses par Rome. Qu'on ne s'attende point ici à des descriptions de cette capitale. Nous visitâmes les Cardinaux de B.. & d'O... & quelques autres, & nous eûmes l'honneur d'en être accueillis d'une manière distinguée. Ils n'existent plus pour la plupart. Voilà le reproche que l'on me fait d'avoir cité des personnages illustres, qui ne peuvent plus, aujourd'hui, rendre témoignage à la vérité. Mais, suis-je donc responsable des décrets de la Providence? Quel intérêt d'ailleurs avais-je de citer des noms distingués? Avais-je besoin de témoignage d'aucun d'eux? Quel reproche avait-on à me faire?

Depuis quelques mois, le Marquis me paraissait plongé dans une mélancolie pro-

fonde. Nos entretiens étaient tristes, & ne se terminaient plus que par les réflexions les plus sombres. En vain je veux me le dissimuler, me disait-il, en vain je veux me distraire, je m'ennuie d'exister : je commence à douter que ce soit un bonheur d'être. La Providence qui a circonscrit les bornes de la vie, savait bien que l'homme serait malheureux s'il était immortel. -- Je vais laisser agir la nature ; je ne m'opposerai plus à ses loix, & sous peu de jours, je m'endormirai dans un sommeil éternel.

En vain je voulus le dissuader de l'idée dont il était frappé ; il m'imposa le silence. C'est alors qu'il déposa dans mon sein les connaissances qu'il avait acquises ; c'est alors qu'il dévoila à mes yeux des mystères incompréhensibles, en exigeant de moi de ne les révéler qu'à mon dernier soupir.

J'accomplirai ma promesse, ô Manes que je révère ! Aucune puissance, aucuns motifs, rien ne pourra m'empêcher d'être jusqu'à mon dernier soupir, fidèle & religieux observateur de mon serment.

Après avoir fait les dispositions de ses dernières volontés, & m'avoir fait le don de tout ce qu'il possédait, il m'ordonna de le contempler :

Assis dans un fauteuil, vis-à-vis d'une

croisée d'où l'on découvrait les campagnes de Tivoli, il étendit ses bras vers le ciel & son ame s'élança dans l'éternité.

C'est ainsi que finit l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais existé : homme dont la naissance avait toujours été pour moi un secret jusqu'à ses derniers momens. Ce secret, j'en suis aussi le dépositaire ; il en fera un pour tout le monde ; les richesses qu'il m'a confiées, je n'en dois aucun compte à qui que ce soit ; leur usage n'est pas un secret ; assez d'infortunés pourront l'attester.

Je rendis à mon bienfaiteur les derniers devoirs, en arrosant de mes pleurs cette figure vénérable, de laquelle il semblait que la mort n'eût osé altérer ni les traits ni la sérénité ; et après avoir répandu des sommes considérables suivant les dernières volontés du Marquis, je me disposai à quitter un pays où je laissais ce que j'avais de plus cher, me promettant de revenir à son tombeau, répandre les pleurs de la reconnaissance & de l'amitié.



CHAPITRE III.

LE Comte de C.... quitte la ville de Rome ; il voyage à pied ; il arrive à Lausanne ; récit des malheurs d'un gentilhomme Français ; service important qu'il lui rend ; judicieuses réflexions à ce sujet ; il visite les environs de Lausanne ; séjourne dans un hameau ; son entretien avec le maître de la poste , qui le loge dans un donjon ; sa description ; portrait de la femme & des deux filles de son hôte ; étrange impression que lui fait la vue de ces deux filles ; il en devient amoureux ; ne pouvant se décider à faire un choix , il prend le parti de les fuir & part pour la Russie.

APRES avoir parcouru ces climats fortunés où la nature paraît être encore en son berceau , où partout on marche de prodige en prodige , je voulus aller contempler sous un ciel plus sévère , les grands , les imposans , les incroyables effets du tems , & je me déterminai à quitter les beaux climats de l'Italie , pour les rochers glacés du nord. Je voulus les voir ces sommités où le soleil répand à regret la lumière ! Là , sous un ciel de fer , où la nature se resserre & se concentre , les hommes fiers & courageux

rageux se ressentent de l'âpreté de leurs climats.

Mais avant d'aller contempler ces sublimes horreurs ; je crus devoir m'arrêter dans les lieux où je pouvais acquérir quelques nouvelles connaissances , soit en observant les hommes dans leurs diverses sociétés , soit en contemplant la nature sous ses différens aspects & sous tous ses rapports.

Je partis de Rome le 15 Mai 1768 , accompagné d'un seul domestique ; ayant conçu le projet de voyager souvent à pied , seule manière , selon moi , de bien observer les pays que l'on parcourt. Après avoir traversé le Piémont & la Savoie , je m'embarquai sur le lac de Genève , & j'allai droit à Lausanne.

Le hasard m'y fit connaître M. D. , élève du célèbre T. . . Je puisais dans les fréquens entretiens que nous avions ensemble , ce goût pour l'étude de la Médecine qui ne m'a jamais quitté depuis.

Si je n'eusse point été accusé publiquement de ne répandre de légers bienfaits que lorsqu'ils pourraient être connus des gens riches , & pour extorquer d'eux , sous ce prétexte , des sommes considérables , je me garderais bien de dévoiler une aventure qui m'est arrivée peu de jours après mon départ de Rome. Mais puisque l'on s'efforce d'em-

poisonner la moindre de mes actions ; & d'attribuer les bienfaits que j'ai répandus à des vues d'intérêt , j'ose interpellier les malheureux que j'ai secrètement obligés. J'ose vous appeller en témoignage particulièrement vous , honnête & aimable français , qui eûtes dans l'ami des hommes une honorable confiance , qu'il n'a point démentie.

Un soir , en rentrant à mon hôtellerie , je trouvai cette lettre qu'y avait apportée un français.

„ Si vous êtes l'ami des hommes , vous ferez le mien ; je suis malheureux. J'ai quitté ma patrie & mes barbares concitoyens : jeune encore , père de famille , je languissais sans secours & sans appui. Avant de terminer une existence que je traîne à regret , je dois à ma femme & à mes enfans , d'employer de nouveaux efforts pour adoucir leurs maux. Si vous ne ressemblez pas à ceux que je quitte , vous me recevrez avec bonté ; & si vous attachez quelque importance à conserver la vie à un père de famille , à un citoyen honnête mais malheureux , vous aurez pitié de moi ;
Signé, C...„

J'attendis avec impatience l'arrivée de ce jeune infortuné. Le lendemain de cet envoi , Marcel m'annonce un français qui demandait à me parler. Faites-le entrer : mon cœur palpite

encore en me retraçant sa tristesse profonde, sa contenance modeste, mais noble. --- Ma démarche, me dit-il, Monsieur, doit vous paraître hardie : elle annonce autant ma confiance en votre humanité, que l'infortune qui m'accable. Chassé de mes foyers, au moment d'être arraché à ma famille pour être traîné, par des créanciers, dans une dure captivité, je suis sans état, sans asyle ; & ma femme & les jeunes victimes qui sentent déjà le malheur de me devoir leur naissance, languissent dans les horreurs de la misère.

Mais que faisiez-vous en France, lui dis-je ? comment y restâtes vous sans état ? pourquoi vous y être marié sans fortune ? Pardonnez ces questions, la confiance dont vous m'honorez doit être entière lorsqu'il s'agit de faire valoir vos droits à mes services.

Vos pourquoi sont fondés, me répondit-il ; plutôt à Dieu que ceux de mes durs concitoyens qui me les ont adressés me les eussent répétés avec autant d'honnêteté ! --- J'étais Gentilhomme : mon père m'a laissé sans fortune : j'ai été élevé par un parent que mon mariage indisposa, & qui me déshéritait pour me punir de ce qu'il appelait une sottise. Après six années d'infortunes,

j'obtins un emploi qui exigeait ma résidence dans la Capitale ; mais la modicité de son produit ne put fournir , ni à la subsistance de ma jeune famille , ni à l'extinction des dettes que la misère m'avait fait contracter. Il est affreux de traîner les livrées de l'infortune dans les anti-chambres de quelques Midas ; je sacrifiai néanmoins mon amour propre , & , résolu d'avalier le calice d'amertume jusqu'à la lie , je m'adressai d'abord aux grands , par qui je fus éconduit avec beaucoup de politesse ; aux riches , qui m'écoutaient en lisant le menu que leur apportaient leurs maîtres d'hôtel ; aux gens de lettres , qui me conseillaient de puiser dans l'étude les consolations dont j'avais besoin ; & enfin , à une espèce d'hommes que je ne dois pas désigner , qui me promettait d'invoquer l'éternel pour ma famille.

Je laisse tomber le voile sur les chagrins qui me dévorent , disais-je un jour à l'un de ces riches parvenus , bouffi d'arrogance & de fatuité , mais veuillez mettre ma bonne volonté à l'épreuve. Mettez les à profit en m'occupant utilement. Mes créanciers me harcèlent : deux cent louis suffiraient pour m'arracher à la captivité dont ils me menacent. Je suis plein d'honneur &

de probité : ma conduite en est le garant : osez me confier cette somme , & je m'empresserai de vous en rendre un fidèle compte. Cette prière fut rejetée par l'égoïste & dur financier. Il n'avait point d'argent , il n'était point assez riche pour rendre un père à ses enfans , un citoyen à la société ; mais j'appris que le lendemain de ma visite il dépensa mille louis pour acheter les faveurs d'une courtisane.

Il est cependant parmi les financiers ; ajouta M. C. , un homme généreux , dont j'éprouvai la bienfaisance. Cet homme estimable est M. de C... qui , sans me voir , sans me connaître , sur le seul récit de mes infortunes , s'empressa d'adoucir la rigueur de mon sort ; mais , honteux de solliciter de nouveaux bienfaits , j'ai cru devoir lui cacher toute l'horreur de ma position.

A peine M. C. eut-il fini cet exposé , pendant lequel je ne pus m'empêcher de répandre des pleurs , que je le priai d'accepter , d'abord un service suffisant pour les premiers momens , me réservant de prendre sur son compte les éclaircissemens que me suggérerait la prudence. J'écrivis à Paris : j'en reçus les témoignages les plus satisfaisans & les plus honorables. Persuadé , convaincu que mes bienfaits seraient heureusement placés , je volai auprès de cette famille infortunée.

Quelle jouissance plus pure que celle que j'éprouvais alors ! Quels témoignages de reconnaissance me furent prodigués ! L'épouse de M. C... , ses enfans , lui-même , embrassaient mes genoux : malgré que l'infortune eût sans doute altéré ses traits , Madame C. . . était néanmoins une femme encore très-intéressante : elle allaitait le plus jeune de ses enfans , qu'elle paraissait adorer. Vous lui conservez la vie , me disait-elle , en me le donnant à baiser , vous êtes notre bienfaiteur , notre père , jouissez de vos bienfaits ; lisez-les sur nos visages & dans nos cœurs.... Quelle scène plus attendrissante !

Puissiez-vous citadins ! dans vos spectacles , vous allez verser des pleurs sur des malheurs imaginaires , & vos cœurs sont enve-
loppés d'airain à l'aspect des infortunés qui expirent dans les douleurs & les tourmens , sous le même toit que vous habitez !

Je fis à M. C** le don d'une traite de cinq cent louis , payable à R** , & je l'engageai à retourner avec cette somme dans sa patrie ; somme qui , disait-il , lui était plus que suffisante pour faire honneur à ses affaires ; il y retourna , & s'y acquitta ponctuellement de sa promesse. Un emploi , plus avantageux que celui qu'il avait quitté , vint ajouter à son aisance ; il devint heureux , & sa prospérité est mon ouvrage.

J'avais oublié près de M. D**, mon nouvel ami à Laufanne, le dessein que j'avais de visiter les endroits isolés, les montagnes couvertes de frimats, & toutes ces belles horreurs qui s'offrent de toute part dans ce pays aux yeux du voyageur ; mais M. D** m'ayant abandonné pour prendre une place de Chirurgien-Major dans le Régiment de P**, je me décidai à suivre mon premier projet.

A quelques lieues de Laufanne est un hameau, appelé Menskoff. Sa situation agreste, la singularité de son site pittoresque, les hautes forêts qui l'ombragent, du côté opposé aux montagnes, tout m'engagea à séjourner, pendant quelque tems, dans cet asyle : je m'informai du maître de la Poste, quelles étaient les mœurs de ses habitans. Nous avons peu de besoin, me dit-il. Nous cultivons la terre qui semble ne répondre qu'à regret aux efforts des laboureurs : nous mangeons un pain grossier détrempé de sueur ; mais nous ne sommes point malheureux, ni tourmentés ; point de Traitans qui nous rongent ; point de luxe qui nous énerve ; point de culte qui nous rende intolérans & superstitieux ; & , surtout, point d'écryains périodiques qui soufflent la guerre intestine parmi nous. Aussi vous végétez,

lui répondis-je , car ce n'est point exister que de n'avoir aucune des jouissances, ni des commodités de la vie..... Jouisances ! Qu'appellez-vous donc jouissances , m'interrompit-il à son tour ? Connaissez les nôtres. Venez dans nos chaumières , & voyez-y pulluler des familles vigoureuses. C'est là que vous verrez des mères sages & laborieuses ; des pères actifs & courageux ; des hommes , en un mot , doués de cette mâle intelligence , appanage des âmes fortes , de cette intelligence que ne fatiguent pas les petits riens , dont tant d'hommes s'occupent avec importance.

Tant de sagesse dans ce rustre sévère me déterminâ , plus que jamais , à faire quelque séjour dans ce pays , avant de paraître dans ces cités pompeuses où bientôt j'allais voir l'envie s'agiter & me lancer les traits les plus déchirans.

Je priai donc M. A. Deloff (c'est le nom de mon hôte) de me chercher une maison dans laquelle je pusse jouir des charmes de la solitude ; il serait difficile de vous loger , me dit-il , si vous aviez une grande suite ; mais comme vous n'avez qu'un seul domestique , je vais faire meubler un petit donjon qui est au bout d'un verger qui m'appartient ; là , isolé , vous jouirez du plaisir d'être avec
vous ,

vous, si toutefois vous êtes assez heureux pour vous y trouver bien. Les meubles ne sont pas somptueux, mais ils sont commodes. Pendant que l'on va faire ces préparatifs, & auparavant de me lier avec un étranger, dont l'extérieur m'annonce l'honnêteté, il ne vous paraîtra sans doute point indiscret de m'informer de lui, quel est l'homme envers qui je m'acquitte des devoirs de l'hospitalité? --- Votre inquiétude est fondée. J'y satisferai amplement. Mon nom est Joseph. Je suis Alchymiste, Philosophe, Peintre, Voyageur. C'est trop. --- Eh bien, je suis homme. --- C'est assez.

Après ce court dialogue, mon digne patron me conduisit au donjon. Voici, me dit-il, en traversant le verger, voici mes possessions, qui, jointes à quelques terres que vous verrez demain, forment tout mon revenu. Ce revenu me suffit pour vivre honorablement, ma femme, mes filles, mon fils & moi. Jusqu'alors je n'avais vu que la femme, créature fort affable, joyeuse, & grossièrement polie; mais je n'avais pas vu ses filles dont j'entendais parler; je m'informai de leur âge. L'une a dix-sept ans & l'autre quatorze, me répondit-il, elles sortent peu & se cachent lorsqu'il arrive quelques étrangers; mais vous les verrez : toutes les

deux, quoique jeunes, seront bientôt mariées. Je n'ai point contraint leurs goûts. Mon intention seulement était qu'elles se mariaissent jeunes, afin de s'accoutumer, de bonne heure, aux soins domestiques : je leur ai indiqué les jeunes hommes avec lesquels je désirais qu'elles fussent unies : elles y étaient disposées, autant par la confiance qu'elles ont en moi, que par la soumission qu'elles ont toujours montré à mes volontés.

Pendant tout ce discours, j'éprouvai une sorte d'impatience d'entendre traiter aussi lestement d'une union qui doit influencer sur le reste de la vie ; mais je ne me mettais point alors à la place de ce bon père. Je ne voyais qu'en homme accoutumé à la liberté, & cette liberté de se livrer à ses penchans & à ses goûts, n'est pas toujours un bienfait de la Providence.

Nous arrivâmes enfin à ce donjon, ce n'était point de ces Kiosques élégans, de ces boulingrins délicieux, où le luxe s'étale avec profusion, c'était une petite cahute assez ressemblante, pour la forme, aux glacières d'Italie, & couverte en chaume : elle était située sur une montagne, à pic, & entourée d'arbres fruitiers. Une source faisait jaillir une eau pure, qui coulait, par cent détours, jusques dans la prairie. Voilà, me

dit M. Adelloff en m'introduisant dans le donjon, voilà mon hermitage : c'est là que je suis heureux. Puissiez-vous, pendant votre séjour ici, goûter le même bonheur ! adieu, je vous enverrai chercher dès que le dîner sera servi.

Une natte de jonc très-fine tapissait la muraille de la première pièce d'entrée, éclairée des deux côtés sur la campagne. Une table de bois de chêne, un grand fauteuil gothique, une armoire grillée, contenant entr'autres livres, une Bible Allemande, quelques instrumens d'astronomie, et des pipes sur une tablette : voilà ce qui décorait, et ce que contenait cette première pièce.

Dans la seconde, tapissée d'un cuir jaune, uni, était une peau d'ours, étendue dans un coin, sur le plancher. Vis-à-vis ce modeste lit, s'élevait une croisée construite dans toute la hauteur de la pièce, en sorte que, couché, l'œil plongeait de ce côté, au milieu d'une chaîne de masses glacées, dont les rayons du Soleil variaient les formes & l'aspect à l'infini, & que, de l'autre côté, on découvrait un vallon délicieux, des pâtres, des troupeaux, quelques cabanes, avivaient ce site agreste : on vint me tirer de l'étonnement dans lequel me plongeait l'aspect imposant de tout ce qui frappait ma vue,

pour m'avertir que mon hôte et sa famille m'attendaient pour dîner ; je quittai , à regret, mon délicieux observatoire ; j'avouerai cependant qu'un peu de curiosité en tempérant mon chagrin vint hâter ma marche. Il me restait à voir des beautés d'un autre genre.

On me fit monter dans une salle haute ; là , une table couverte d'une nape jaune , mais très-propre , des vases de buis , des fourchettes de fer aussi brillantes que le plus bel acier d'Angleterre , fut d'abord ce qui s'offrit à mes regards. Ensuite je vis arriver M. Adelloff, Madame sa grosse femme , puis enfin , ses deux filles..... Jamais sous les Cieux je n'ai vu deux créatures aussi parfaitement belles , & dont la démarche & la contenance fussent plus nobles & plus décentes. Je balbutiai un compliment auquel elles répondirent avec modestie. Quelle candeur ! Quelle ingénuité dans les réponses qu'elles me faisaient ! Brunettes toutes les deux , quant à la figure , parfaitement ressemblante , elles ne pouvaient être distinguées que par la taille.

Je restai stupéfait en les contemplant , & j'oubliais que nous étions tous réunis pour dîner. Ce repas fut servi par deux domestiques, mari & femme , qui se tenaient debout , devant deux couverts placés au bout de la

table ; je croyais qu'on attendait deux convives ; mais M. Adelloff m'éclaircit ce doute.

Je désire , me dit-il , que la manière avec laquelle je vous traite , ne vous choque pas. Je vous dirai franchement que mes domestiques sont traités comme mes enfants ; ils nous aident , ils font ce que nos forces & nos occupations nous empêchent de faire nous même ; & , afin qu'ils m'honorent , je ne fais point les avilir , & je suis bien servi ; si leur présence vous choquait , je vous plaindrais de cette bisarre fierté , mais nous dînerions seuls Je l'interrompis pour le prier de suivre toujours ses usages , que j'approuvais. La conversation ne fut pas vuide , ni oiseuse. On ne parla ni de spectacles , ni de vauxhall , ni de course , mais on parla agriculture & commerce ; on raconta de vieilles anecdotes de bienfaisance & de bravoure. Chacun parlait à son tour , & les deux charmantes créatures , qui n'avaient point parlé , nous donnèrent des nouvelles de leur vint-quatre ruches à miel , dont elles seules prenoient soin.

Le repas fini , je me retirai , l'esprit occupé de tout ce que j'avais entendu , & je comparais en regagnant mon donjon , les mœurs de ces bonnes gens avec celles de nos citadins énervés : plus ennuyés encore qu'ils ne sont ennuyés.

Je restai quelques jours dans ce pays délicieux ; mais , m'apercevant que j'étais loin d'y trouver la tranquillité & le repos que j'y cherchais , étant constamment préoccupé des deux filles de mon respectable hôte , je sentis qu'il fallait enfin m'arracher à ce champêtre asyle. Par un effet du plus bizarre naturel , après m'être interrogé sur l'espèce de mes sentimens , je reconnus à n'en pouvoir douter que j'étais vivement épris ; mais je ne puis dire , encore en ce moment , laquelle d's deux sœurs fit la plus grande impression ; la vue de toutes deux , me causait le même plaisir & le même désordre ; cette incertitude fit disparaître , peu-à-peu , le plaisir pour y substituer bientôt une véritable peine. Ce que j'avais dit à l'une , je me reprochai de ne l'avoir pas dit à l'autre : les égards de celle-ci , me faisaient regretter qu'ils ne vinssent pas de celle-là ; cette perplexité continuelle finit par devenir pour moi un supplice si insupportable que je me décidai de m'en affranchir en les quittant , & je me disposai à traverser l'Allemagne.

Un livre de voyage (1) me fit naître l'en-

(1) Ce livre , autant que je puis m'en souvenir , est intitulé : Anecdotes de l'empire Russe , en une suite de lettres écrites de St. Pétersbourg , traduites de l'Anglais. Je n'ai jamais rien lu de plus intéressant et de mieux écrit.

vie de voir la Russie, j'avais d'ailleurs des lettres de recommandation, qui, quoique long-tems gardées, n'en devaient pas moins avoir leur effet.

Nos adieux furent courts. Je fus admis à l'honneur d'embrasser Madame Adeloff & à l'extrême plaisir d'en faire autant avec ses charmantes filles. Je pourrais dire que toutes les parties de mon être se rassemblèrent sous ce toucher délicieux, qui me fit éprouver, très-précisément, les mêmes sensations de l'un & de l'autre côté.

CHAPITRE IV.

Arrivée du Comte de C.... à St Pétersbourg; son étonnement à la vue de cette vaste Capitale; il rend une visite à Madame la Comtesse de Novgorodzi, il est très-bien reçu de cette femme savante; il accepte un logement dans son hôtel; mariage de Madame la Comtesse avec M. le Comte de B....; ce dernier devient jaloux du Comte de C....; son entretien avec lui; il oblige le Comte de C.... de changer de domicile; présent d'un talisman qu'il reçut de la Comtesse; il part pour Constantinople; ce que c'est que ce talisman.

L'IMPATIENCE que j'avais d'arriver, me fit voyager au travers de l'Allemagne, plutôt en homme occupé qu'en voyageur curieux.

Je ne me suis point imposé la tâche de donner la description de tous les lieux, généralement quelconques, par où j'ai passé. Assez d'autres sans moi ont écrit des voyages. On a fait tant de volumes que je ne pourrais rien ajouter à tout ce qui en a été dit : me voici à St. Pétersbourg.

Le froid excessif qu'il faisait, lors de mon arrivée dans cette Capitale, fit sur mes organes une impression à laquelle, sans doute, je n'ai pu résister qu'en opposant au bouleversement que je ressentis, une constitution vigoureuse que les excès n'ont jamais altéré. Ma sobriété austère a toujours été l'antidote dont j'ai constamment usé contre les maladies, comme la tranquillité de ma conscience a été, & sera toujours, celui que j'opposerai aux traits de l'envie & de la méchanceté des hommes.

Je ne pus voir cette Capitale du vaste empire des Russes sans étonnement & sans admiration. Cet empire, né d'hier, plongé alors dans les ténèbres de la gothicité, du despotisme & de la barbarie ; aujourd'hui s'élève fièrement sur des frimats glacés, & porte sous un Ciel d'airain le caractère de la grandeur & de la magnificence.

L'Auguste Souveraine, dont les vertus honorent aujourd'hui le trône, par ses tra-

vaux infatigables , fut rendre cet empire un des plus florissans de l'univers ; elle fait naître les Arts par la protection signalée qu'elle accorde à tous les Artistes qu'elle fait venir à grands frais dans ses Etats ; une administration sage & prévoyante , des troupes disciplinées , des édifices s'élevant de toutes parts , attestent par-tout sa grandeur ; elle acheva & perfectionna les vastes plans que ses prédécesseurs avaient conçus & commencé d'exécuter ; & , douée d'une ame active & magnanime , ayant toute l'énergie de notre sexe sans en avoir les défauts , elle osa se faire aimer , adorer de ses sujets , respecter de ses voisins , & fit trembler ses ennemis. Elle était Reine de la Russie ; mais elle voulut l'être des domaines envahis & dévastés par des hordes diverses ; elle le voulut & elle le devint.

Bientôt Pétersbourg rivale de Londres & de Paris , vit fleurir dans son sein les sciences & les arts. Pénétrée de cette maxime du Cardinal politique : que , dans une monarchie , il ne faut qu'un seul maître , comme il n'y a qu'un Soleil pour le monde , Catherine remit à leur place tous les petits tyrans , qui , avec leurs serfs & leurs esclaves réunis , savaient se soustraire ou s'opposer à la puissance législatrice.

Elle civilisa ses sujets ; mais les mœurs européennes n'ont pu énerver encore ces hommes vigoureusement constitués. Elle voulut bannir cette barbarie , appanage ordinaire des nations dans leur enfance ; mais elle prétendit qu'ils conservassent cette âpreté de mœurs qui caractérisent les ames fortes. Elle savait que des hommes énervés par les plaisirs étaient incapables de faire naître la splendeur dans un Etat ; & elle employa les arts à l'adoucissement de cette grossière rudesse qu'enfante dans les climats du nord l'inclémence des saisons.

J'avais des lettres de recommandation pour la Comtesse de Novogorodzi , quoique je n'en eusse pas besoin , puisque je me conforme aux loix des empires que je parcours , que par-tout ma conduite est irréprochable & que je me suffis à moi-même. Le lendemain de mon arrivée à St. Pétersbourg j'allai lui offrir mes respects ; il ne fallut rien moins que la force des recommandations dont j'étais muni , pour pouvoir pénétrer jusqu'à elle. Depuis long-tems elle s'était livrée à la retraite qu'elle avait toujours aimée.

J'eus le bonheur de lui être agréable ; et après m'avoir honoré plusieurs fois de son entretien , elle m'offrit un logement dans son hôtel.

La Comtesse était une femme du plus rare mérite , qui joignait aux vertus & aux qualités du cœur , l'esprit le plus orné & le plus pénétrant ; elle entendait parfaitement le Chaldéen & le Syriaque , mes deux langues favorites , & cultivait avec succès l'astronomie , l'astrologie judiciaire & la chymie.

Comme ces connaissances étaient de mon goût , j'engageai la Comtesse à les fortifier par l'étude , & je proposai de l'aider dans ses recherches ; elle avait fait construire une tour absolument semblable à celle que j'ai vue depuis à Paris à l'hôtel de Soissons ; & là , nous allions seuls , elle & moi , étudier le cours des astres.

Je ne dois point donner ici des détails des observations que nous fîmes ; je me propose de le faire en son tems. Un ouvrage qui intéresse l'univers entier demande de longues réflexions. J'ai aidé , soulagé les hommes , & je ne veux pas les conduire dans les sentiers de l'erreur ; c'est pourquoi ce chapitre n'aura pas toute l'extension que j'aurais pu lui donner , la matière étant trop sérieuse pour ne pas mériter toute mon attention.

Partageant ma vie entre l'étude & la méditation , interrogeant la nature , satisfait des résultats que je retirais de cette étude ,

puisque je n'avais en vue que le soulagement & le bonheur de l'humanité, j'aurais peut-être fixé ma résidence & terminé mes jours dans un état, où, depuis quelque tems, j'étais parfaitement heureux ; mais le Ciel en avait décidé autrement.

La Comtesse , encore dans l'âge où les passions se font entendre avec force , avait très-indiscrètement fait le vœu de ne donner jamais de successeur à son époux dont elle avait long-tems déploré la perte. Son esprit, ses vastes connaissances, ses grands biens, & plus encore la retraite dans laquelle elle vivait , tout inspira la curiosité du Comte de B., fils du fameux Général C.... il n'ignorait pas qu'elle était d'un difficile accès ; aussi employa-t-il divers expédiens dont l'un lui réussit. Il lui écrivit qu'arrivant de longs voyages il avait appris à son retour la perte qu'elle avait faite ; que son père, qu'il accompagnait en Espagne , & qui y était mort, lui avait confié des papiers d'importance qui avaient été déposés entre ses mains par le Comte de H... son mari , & qu'étant porteur de ce même dépôt , il ne pouvait le confier qu'à elle seule. Cette lettre opéra l'effet qu'il attendait, & elle l'invita à se présenter chez elle.

Le Comte de B... était peut-être le Seigneur

de la Cour le plus galant & le plus aimable :
 Ses voyages en Espagne & en France n'avaient
 pas peu contribué à faire de lui le cavalier
 le plus accompli ; aussi la Comtesse ne put-
 elle pas le voir long-temps avec indifférence.
 En un mot , elle consentit à l'épouser ; elle
 m'apprit ses intentions avec une sorte d'em-
 barras , ce n'était plus cette femme, qui ,

„ Des tranquilles hauteurs de la sphère des Sages
 Osoit jeter toujours des yeux indifférens
 Sur cette mer terrible et féconde en naufrages ,
 Où tant de passions , impétueux courans ,
 Emportent les mortels à l'aventure , errans
 Au travers des écueils et parmi les orages. ”

C'était , selon le vœu de la nature , une
 femme dont le cœur connut l'amour, & aban-
 donna une vaine philosophie qui n'occupait
 que son esprit sans effleurer son ame.

J'approuvai dans tous les points ses projets
 & sa conduite. J'ignorais qu'ils dussent me
 causer un jour autant de chagrins.

C'est là le moment d'instruire le lecteur de
 l'aventure qui m'est arrivé en Prusse ; aven-
 ture que le très-honnête R.... du C.... de
 l'E... a bien voulu faire regarder comme
 une suite de mes astuces en Allemagne &
 dans le Nord.

A peine le Comte de B... eut-il épousé la
 Comtesse , qu'il lui fit sentir que ma présence

ne lui était rien moins qu'agréable. Mon âge, ma réputation, ma manière d'être & de vivre, tout, disait-il, devait empêcher la fréquence de nos entretiens. A peine me fus-je aperçu de la froideur qui se répandait sur tous les visages, que chagrin, humilié, je pris le parti de me retirer d'une maison où je paraissais être mal à ma place. J'en écrivis quelque chose à la Comtesse, avec qui je n'avais plus l'occasion de me trouver seul, en la priant de m'accorder une heure d'entretien pendant lequel je desirais prendre congé d'elle. Cet entretien me fut accordé; je lui représentai que le désintéressement de ma conduite eût mérité une autre réciprocité d'égards, que je n'avais accepté sa maison qu'après les vives instances qu'elle m'avait faites d'y rester; & je la suppliai d'accepter un très-gros diamant; résultat de mes travaux chimiques, qui de très-petit qu'il était, quoiqu'en plaisante le très-agréable folliculaire, était devenu du plus grand prix; elle l'accepta & me donna en échange un talisman qu'elle avait fait, & qui, dit-elle, en souriant, pourrait me devenir nécessaire. Elle exigea que je lui jurasse sur ce qu'il y avait de plus sacré au monde, que, telle chose qu'il renfermât, je remplirais exactement toutes les formalités qu'il indiquerait. Par

complaisance je lui fis ce serment , n'attachant nulle importance à affirmer ce qu'elle désirait; nous nous séparâmes , non sans émotion & sans répandre même des pleurs. . . .

Le Comte qui faisait épier toutes les démarches de sa nouvelle épouse , ne manqua pas d'être instruit que nous avions eu un entretien qui avait duré près de cinq quarts d'heure; peut-être même avait-on ajouté quelques détails à ce récit; quoi qu'il en soit, le lendemain , je reçus à mon lever , un billet du Comte que m'apporta un de ses heyducs; il était conçu en ces termes:

« Votre présence, Monsieur , malgré tout le respect que je porte à vos éminentes qualités , est , je le présume , fort peu nécessaire ici; vous eussiez dû vous appercevoir qu'elle y était plus qu'inutile. Je vous prie très-sérieusement de profiter de mon avis ». *Signé le Comte de B....*

Je répondis sur le champ.

« Je fais apprécier les avis qui me sont donnés: le vôtre, Monsieur , ne sera pas suivi d'un second. » *Signé le Comte de Cag.....*

J'ordonnai sur le champ à mon domestique de faire nos préparatifs pour partir , & tandis qu'il y travaillait , j'allai moi-même ajouter à la réponse du billet laconique que j'avais

envoyé. Sitôt que le Comte m'aperçut il se leva furieux , & demanda avec l'air le plus courroucé ce que je venais faire chez lui. Ce que j'y viens faire, lui dis-je, je viens m'expliquer avec vous. --- Non, Monsieur, je n'ai rien à démêler avec un homme que je ne connais pas, ni ne veux connaître. --- Si vous connaissiez cet homme vous sauriez le respecter. --- Respecter, respecter ! Quels sont vos titres à ma considération ? Mes titres au respect que vous me devez, ce sont les services que j'ai rendus à la Comtesse ; mes titres, sont l'honneur que vous outragez ; mes titres, sont ma qualité d'étranger & la démarche que je fais pour descendre à une explication. Au surplus, Comte, je suis un homme dans toute la force du terme, cet homme est plein d'honneur ; le sang qui coule dans mes veines est aussi noble que le vôtre, & il ne tient qu'à vous de l'éprouver. Nous allions descendre ensemble dans son parc, lorsque la Comtesse entra. Soit un pressentiment, soit qu'elle eût été avertie de la scène qui se passait, elle se présenta assez à tems pour nous empêcher de nous venger de nos torts réciproques, & je fus obligé de partir sans vengeance, & en maudissant ma malheureuse étoile. Je dirigeai ma route vers la Turquie. Le Comte qui dans ce pays,

avait

avait des amis puissans , avait écrit sur le champ une lettre rien moins que fidèle sur la scène qui s'était passée entre nous , lettre dans laquelle il me désigna assez pour être reconnu. Je dévorai ce nouveau chagrin en faisant les réflexions les plus tristes sur la conduite des grands , & sur l'injustice de leurs procédés. Néanmoins je sentis renaître mon courage. La philosophie vint me tirer de cette profonde tristesse ; ma conscience tranquille ne me faisait jamais entendre de remords , & m'occupant des moyens d'être utile à tous les humains , j'oubliai promptement les chagrins dont quelques-uns d'eux s'étaient rendus coupables envers moi.

Plein de ces consolantes idées , je dirigeai mes pas du côté de Constantinople. Voyons , me disais-je , un nouveau peuple & de nouvelles contrées ; leur différence totale de celles que je quitte , doit nécessairement en apporter une dans les circonstances qui vont naître.

Il me reste à parler de ce talisman que m'avait donné la Comtesse de N. dans notre dernier entretien : c'était une espèce de souvenir , long de sept pouces , sur trois de large , gravée de nombres cabalistiques. Elle m'avait enjoint de ne le rompre que lorsque je serais hors de la Russie. A dire vrai , je l'avais

oublié, & ce ne fut que le hafard qui le remit sous mes mains. Je l'ouvris, & quelle fut ma surprise quand je vis qu'il contenait le don de 20,000 Roubles, payables à N.. J'avais donné ma parole solennelle d'exécuter fidèlement les formalités que ce talisman me prescrirait, & la Comtesse y avait inséré un billet qui m'ordonnait de toucher cette somme, & de ne l'employer qu'à l'accroissement de ma fortune. Cette marque d'amitié me fit hésiter long-tems à lui obéir, & sans une circonstance pressante, je doute que ma délicatesse m'eût jamais permis d'en faire usage.



CHAPITRE V.

Idee de Constantinople & de ses habitans ; le Comte de C... en arrivant dans cette Capitale y trouve la peste ; secours généreux qu'il procure aux pauvres qui en sont attaqués ; ses heureux succès lui acquièrent une réputation qui s'étend jusques chez les Grands de cet Empire ; le Visir Ibrahim l'engage à voir sa fille extrêmement malade ; son entretien avec Zeleïde dont il découvre la maladie ; il a le bonheur de lui rendre la santé ; reconnaissance de Zeleïde & d'Ibrahim qui présente le Comte de C... au Grand Seigneur ; présens qu'il en regut ; il quitte Constantinople pour alier en Egypte ; il arrive à Alexandrie.

J'ARRIVAI dans la Capitale de l'Empire Ottoman , accompagné seulement de mon fidèle Marcel.

La population immense de cette grande ville , la magnificence des mosquées et des rues , la quantité prodigieuse des négocians , Grecs , Arméniens , Juifs , Arabes , donnent à cette Cité l'aspect le plus imposant ; partout on voit briller dans son enceinte le luxe le plus recherché , qui s'y déploie sous toutes les formes ; mais , à côté de cette somptuosité , on voit , peut-être plus qu'ailleurs , les suites ordinaires d'un luxe effréné , la

misère. Tous les visages sont empreints de cette espèce de servitude & d'abaissement dans lesquels les Turcs languissent dans chacun de leur ordre.

Le despotisme absolu du Grand-Seigneur, découlant du trône, se subdivise entre tous les membres qui partagent son autorité. Il vient étendre sur le peuple ses funestes effets; il l'abaisse, le dégrade, & c'est de cet abaissement honteux que rejaillit la gloire du chef!

L'homme, avili par ses maîtres, rampe sans énergie, sans force & sans courage; aussi les Turcs, pour la plupart, sont-ils plongés dans l'ignorance la plus absolue.

Les Juifs y font un commerce considérable, et là, comme dans toutes les villes de l'Europe, il faut se défier de leur bonne foi; la plupart sont médecins et commerçans, deux moyens puissans d'augmenter & d'amasser des richesses immenses, surtout dans un pays où le luxe abonde, & où l'atmosphère est constamment chargée de vapeurs putrides & infectes.

A peine fus-je arrivé que la peste redoubla ses ravages, car on pourrait dire que le climat alimente ce fléau continuel, et que l'air, qui en est surchargé, le répand de distance en distance, & le propage à des époques plus ou moins éloignées.

Je ne pus résister à la douleur de voir tomber à mes côtés des milliers de victimes de ce fléau périodique. Je prodiguai mes soins, & bientôt je fus regardé comme un Dieu tutélaire. Aucun des malades à qui je les administrai ne succomba. A peine me donnais-je le temps de prendre un peu de sommeil ; eh ! pouvais-je goûter les douceurs du repos, lorsque des hommes, lorsque mes frères expiraient dans les tourmens les plus affreux ? J'avais fait transporter plusieurs malades dans ma maison ; chacun d'eux se demandait, quel est ce généreux étranger qui affronte ainsi les horreurs du trépas, pour soulager ses semblables ? J'étais béni, et mon cœur était content.

Bientôt ma réputation s'étendit des cabanes du pauvre dans les palais des Grands. Le Visir Ibrahim me pria de me transporter chez lui, pour me consulter sur la maladie d'une de ses filles : il était à la campagne, distante de Constantinople de quelques milles. J'eus beaucoup de peine à me déterminer à quitter le grand nombre de malheureux, à qui ma présence était nécessaire, pour aller donner mes soins à une seule créature, que le hasard avait fait naître fille d'un Grand. Les instances multipliées qui me furent faites, me déterminèrent cependant, & je partis,

après toutes fois , avoir donné à mon domestique , dont l'intelligence m'était reconnue , des renseignemens nécessaires , pour pouvoir me remplacer auprès de mes malades pendant mon absence.

Je fus reçu par le Grand Visir , avec les démonstrations de la joie la plus vive, &c, se débarrassant du cérémonial oriental , il m'introduisit soudain dans l'appartement de ses femmes.

En traversant cette superbe demeure , quoique ne considérant que très-superficiellement la magnificence qui la décorait , je ne pus m'empêcher d'éprouver une sorte d'admiration, mêlée de chagrin. Toutes les femmes qui se rencontraient sur mon passage , étaient toutes voilées. Le voile est une injure à la beauté , comme il est une faveur pour la laideur ; mais le sexe en Asie n'a nul besoin de ces secours , & ces voiles importuns me chagrinaient , d'autant plus que , dans ce magnifique asyle , on éprouvait par-tout des sensations voluptueuses. L'air était embaumé des vapeurs les plus odorantes ; je respirais avec elles le besoin du plaisir & de la volupté. Ces effets confus que j'éprouvais avec force , sont pour les Orientaux des effets nuls ; mais moi sortant des montagnes glacées du Nord , respirant à Constantinople

les vapeurs les plus infectes, luttant sans cesse contre les horreurs de la peste, je devais & je pouvais éprouver un plaisir inconnu à tout autre.

J'arrivai au lit de la belle malade. Il était entouré de médecins Arabes & Juifs qui m'attendaient pour ouvrir leur consultation. Je dis au Visir, à qui je parlai Chaldéen, que je ne consulterais point avec ces Docteurs, dont les regards avides & envieux me dévoraient tout entier, & que je voulais être seul ; absolument seul avec sa fille.

Quoique les bienséances Turques, me répondit Ibrahim, s'opposent à cette innovation, j'aime trop ma fille pour ne pas le permettre puisque vous l'exigez, & il ordonna à tous ces scientifiques personnages de se retirer. La fureur était allumée dans leurs yeux, mais je la redoutais peu, & Ibrahim m'ayant quitté lui-même, je restai seul avec Zéléide.

De tout ce que j'avais appris de la maladie de cette jeune Princesse, j'avais tiré de ces signes commémoratifs des inductions possibles, & que l'événement justifia : elle était attaquée d'une fièvre lente & continue qui la détruisait en détail ; je m'étais déjà formé, dans cette seule hypothèse, un plan de questions préparatoires.

J'étais assis sur des carreaux, près du lit de Zéléide, & , à peine avait-elle jetté les yeux sur moi, lorsque tous les médecins l'entouraient : elle interrompit ce silence, & d'une voix à demi-éteinte, m'adressa ces paroles :

» Qui que vous soyez, ne venez point troubler les derniers instans d'une vie, que je desire déposer bientôt dans le sein de l'Eternel : en vain on veut retenir cette existence qui s'enfuit. Mahomet m'appelle dans sa gloire ; sans doute s'il me laisse encore sur la terre, c'est pour me purifier par les douleurs ; il faut un cœur pur, & le mien est déchiré ! Ici les pleurs entre-coupèrent sa voix. Je ne viens point, lui dis-je, troubler vos derniers momens ; je viens pleurer avec vous, Zéléide, daignez m'entendre ! Regardez-moi, non comme le tourment de vos derniers momens, mais comme un consolateur qui doit être le dépositaire de vos secrets : vous ne devez pas les emporter au tombeau. Il est affreux dans cet instant terrible & suprême, de n'avoir point à épancher ses douleurs dans le sein de l'amitié. Je veux être votre ami, Zéléide, j'ose croire en être digne, personne ne nous écoute : je l'ai ainsi ordonné, parce que j'ai pensé que vous vous rendriez à mes instances.

tances. J'ai lu dans ce cœur que vous croyez impénétrable à mes yeux , & je viens au nom de l'Eternel , vous ordonner de vivre !.....

Ces dernières paroles, fortement accentuées, la chaleur de mes expressions, tout, dans ce moment, me donna le ton imposant & persuasif qui m'était nécessaire pour obtenir un ascendant suffisant sur l'esprit de ma malade, & Zélérde, étonnée, émue, n'osa contempler mes traits, sans doute prononcés avec énergie. Je lui parus un être extraordinaire. La faiblesse de ses organes ajouta à cette circonstance décisive, & elle me répondit avec une sorte de vivacité respectueuse : « Envoyé de Mahomet, car tu n'es sans doute pas un homme, sois mon guide & mon protecteur vers l'Eternité ! Ah ! si tu étais un homme, tu serais mon ami. Ne connais-tu pas mes ennuis, mes chagrins ?... Tu ne ressembles pas au tiran de ma vie. Eh bien ! il était beau comme toi. Je le serrais contre mon cœur, le sien repoussa les palpitations du mien. Ce qui causait son émotion n'était pas la noble passion que j'éprouvais. Pourquoi la lâcheté & la bassesse souillent-elles l'humanité ? Pourquoi la laideur n'est-elle pas le partage du méchant ? Méchant ! lui ! oh ciel ! qu'il m'en coûte pour

le haïr. Vois-tu cette fenêtre, c'est là que je le contemplais, un soir ! Oh non, il était jour, car il faisait toujours luire le plus beau jour auprès de moi. Eh bien par cette fenêtre, je le voyais faire couler son sang pour me prouver qu'il serait mon ami. Non, je n'aimais point cet usage barbare ! il n'en avait pas besoin ! Ici une pause douloureuse m'attesta qu'elle avait avalée du poison : elle me le confirma bientôt par ces paroles.

Il était las de mes baisers. --- Ils étaient pourtant plus ardents que les siens qui me souillèrent aux yeux de l'Eternel & de ma conscience. --- Mais je ne dois pas rester sur la terre, parce qu'il est sur la terre. Une barrière éternelle doit séparer le bon du méchant. Tiens, porte ta main sur mes flancs, sens-tu le feu qui les consume ? C'est ce feu qui me purifie : la mort circule dans mes veines. --- Non, ce n'est pas la mort, c'est le bonheur.... Oui, mon bonheur, c'est de ne plus être.....

Cette longue déraison fut cause d'un évanouissement dont la longueur commençait à m'effrayer, lorsque je m'avisai de lui faire avaler quelques gouttes d'un élixir dont le Marquis de R... m'avait donné la recette, & que j'avais perfectionné : elle passa de cette léthargie momentanée à un sommeil tranquille & profond, &, en plaignant cette

malheureuse victime de l'amour, qui me paraissait avoir été trahie, je me retirai malgré les instances du Visir, qui voulait que je restasse, en lui promettant de revenir le lendemain.

Après avoir passé la nuit à Constantinople, je revins comme je l'avais promis. Zéléide avait dormi d'un sommeil profond, & son réveil avait rempli le Visir d'étonnement, d'admiration & de crainte. Elle étendait ses bras & ne prononçait que ces mots entrecoupés: où est-il, mon Dieu tutélaire? --- Pourquoi disparaît-il au moment où je le cherche? Ange de lumière?..... Enfin tout ce qu'une imagination Asiatique & ardente peut enfanter, Zéléide le prononçait.

Lorsqu'elle eût entendu ma voix, elle s'agita au point que ses femmes ne pouvaient modérer ses élans. Je voulais la mort, s'écriait-elle en me voyant, & vous rappelez mon existence, fera-ce pour mon bonheur? Je la priai de modérer une effervescence qui pouvait lui devenir nuisible, j'étais bien aise de l'entendre parler, s'il était possible, avec un peu plus de raison que la veille. Je fis entendre à Ibrahim qu'il était indispensable que nous restassions encore seuls; & avec un peu plus de difficulté que la veille, il y consentit, & se retira.

Eh bien ! lui dis-je , belle Zéléïde , vous plaindrez-vous de mes bons offices ? les regarderez-vous comme le tourment des derniers momens d'une existence que vous voulez terminer ? L'amour.... Arrêtez , m'interrompt-elle , & ne me parlez point de *lui*. Son souvenir me déchire , me dégrade , m'anéantit. Le tems seul pourra apporter quelque soulagement aux maux qu'il me cause. Si le calme renaît un peu dans mes sens , longtems égarés , bouleversés , dites-moi , généreux étranger , quelle reconnaissance pourra équivaloir vos bons services ?

La seule que je desire , lui dis-je , c'est de travailler à rétablir le calme parfait de votre ame , par l'aveu de cette passion fatale , qui pèse sur votre cœur : voilà le prix que je mets à mes services. Si c'est exiger plus qu'ils ne valent , songez du moins que votre confiance est méritée ; l'ami des hommes fait garder un secret.

Le grand moyen de guérir les maladies du corps , c'est de s'emparer de la confiance du malade , c'est d'employer toutes les ressources de son esprit pour obtenir sur celui de son malade , l'ascendant nécessaire à sa guérison. Les maux sont renforcés , aggravés par l'imagination. C'est cette imagination qu'il faut dompter pour la guérir , & , dès-lors qu'on y est suffisamment par-

Ebl. 120.

venu, il est indubitable que la cure est au moins à moitié.

Je l'avais cet ascendant sur Zéléide, & elle me fit la longue énumération (de tems à autre entrecoupée par des accès de délire) des maux de son tendre cœur. -- Un Espagnol avait arboré le turban pour lui plaire. Aimable séducteur, il avait gagné l'amitié d'Ibrahim, auprès duquel il occupait un poste éminent. Sous les apparences d'une vie retenue & austère, il avait extorqué sa confiance illimitée; &, malgré les obstacles presque insurmontables, il était néanmoins parvenu, à force de soins et d'argent, à mettre des esclaves dans ses intérêts, &, par ce moyen, de jouir du plaisir de voir souvent Zéléide. Inconstant et perfide, après l'avoir séduite & deshonorée, il mit le comble à ses crimes en abusant assez de la confiance de son illustre patron, pour lui voler une grande quantité de pierreries, & retourner avec ses richesses dans sa Patrie, où il rentra dans le sein d'une religion qu'il avait abjurée.

Les pleurs de la honte coulaient, pendant ce récit, sur les joues de Zéléide. Jugez, continua-t-elle, de l'excès de ma douleur, en apprenant cette infâme conduite !

Votre cœur, quoique tendre, est trop vertueux, lui dis-je, belle Zéléide, pour

qu'il puisse conserver le souvenir d'une passion qui le dégrade & flétrirait votre vie. Je garderai votre secret : j'oublierai même qu'un pareil monstre ait pu exister. Calmez-vous, rappelez la vertu dans un cœur fait pour la connaître & l'aimer. Avant de vous quitter, je vais vous donner encore quelques gouttes d'un breuvage bienfaisant, qui ne pourra qu'achever le bien-être que vous éprouvez depuis hier : j'approchai de son lit, d'où elle sortit une main d'une blancheur éblouissante, qu'elle me tendit avec l'expression du sentiment. J'eus de la peine à m'interdire le plaisir que j'éprouvais à fixer ses yeux qui cherchaient les miens avec inquiétude ; je sentis que j'adorais Zéléide, & je crus entrevoir qu'elle oublierait un infidèle.

Toutes ces réflexions me causèrent assez de distraction pour que Zéléide s'en aperçut : qu'avez-vous donc, me dit-elle, généreux étranger ? vous paraîsez souffrir ? Non, Madame, non, mon ame ne confond point le plaisir avec la douleur ; mais je sens que je ne dois pas rester ici plus long-tems. Vous n'avez plus besoin de mes services : je regarde votre guérison comme très-assurée, si vous voulez suivre le régime auquel je prétends astreindre votre moral & votre physique. Je retourne à Constantinople, d'où j'espère

partir bientôt pour l'Egypte , & je jouirai du bonheur de vous voir avant mon départ, si vous daignez me le permettre. Pendant ce discours , Zéléle paraissait plongée dans des réflexions profondes : je m'arrachai à ces lieux où je respirais l'amour , & j'allai retrouver le Vifir à qui je fis une fausse confidence sur la maladie de sa fille , qui , lui disais-je , par une pudeur pardonnable à sa délicatesse , avait craint de faire des aveux que j'avais su obtenir ; qu'en suivant le régime que je lui avais laissé par écrit , j'étais sûr de sa guérison , & que je partais avec la douce satisfaction d'avoir pû lui prouver ma bonne volonté & mon plaisir à être utile.

Vous ne partirez point ainsi , me dit-il , sans être présenté au Grand-Seigneur qui désire vous voir. Je vous prie , ajouta-t-il , en tirant de dessous sa robe une boîte , enrichie de brillans , d'accepter cette faible marque de ma reconnaissance ; j'espère vous en donner des preuves plus dignes de vous : il appella aussitôt un esclave , & il me dit : voilà un esclave fidèle & intelligent , qui connaît toute l'Egypte , & qui vous y servira de guide. Il est en outre porteur des sommes & des recommandations suffisantes pour tel long voyage que vous y fassiez.

J'accepte votre esclave , lui dis-je , pour

vos richesses je n'en ai pas besoin : je n'accepte rien , absolument rien. Laissez-moi jouir du prix de mes services par le plaisir que j'ai eu à vous les rendre. Quoi ! s'écria Ibrahim , vous refusez cette boîte , qui renferme le portrait de Zéléide ; & qu'elle me charge de vous donner ! ... Je ne pus résister à la nouvelle marque d'intérêt que cette tendre Princesse daignait m'accorder , & j'en acceptai cet honorable témoignage que j'ai toujours conservé avec un soin respectueux.

Nous partîmes ensuite , Ibrahim & moi , avec toute sa suite , pour Constantinople , où , à peine fûmes nous arrivés , qu'il me présenta à Sa Hauteffe. Je sortis de l'entretien qu'elle daigna m'accorder , comblé de ses bontés & des démonstrations de sa bienveillance : elle ordonna qu'on me portât des fourrures & un poignard , enrichi de pierres , que je trouvai en rentrant chez moi.

Je restai quelques jours à Constantinople où la peste avait cessé ses ravages , & , après avoir fait tous mes préparatifs de départ , j'allai prendre congé de Zéléide & du Visir. Ce dernier entretien fut douloureux pour moi. Je tairai ici ce que Zéléide avait fait pour me retenir en Asie ; ces détails sont étrangers : mais je dirai seulement , que je fus obligé de fuir avec précipitation , un

pays dont je ne pouvais plus être tranquille habitant, & dont mon honneur & mes principes m'interdisaient le séjour.

Je répandis, avant de partir, quelques bourses de sequins dans les maisons des indigens que j'avais rendu à la vie, & une caravane se disposant à se mettre en marche pour Alexandrie & le Caire, je fis mes adieux à Constantinople, emmenant avec moi Marcel & Mérode (ce dernier était l'esclave dont Ibrahim m'avait fait le don).

Tous ceux qui composaient cette caravane, me traitèrent avec beaucoup de considération & d'égards. Nous marchions à petites journées, moi, encourageant & soulageant les voyageurs par mes discours, & eux, m'écoutant avec une vénération dont leur opinion seule faisait les frais. Nous n'eûmes aucun événement remarquable sur notre route. Notre bonne contenance & notre grand nombre intimidaient les pelotons d'Arabes qui voltigeaient autour de nous.

Après quarante-cinq jours de marche, nous arrivâmes à Alexandrie ; c'est là que commence un nouvel ordre de choses, & c'est là où Mérode m'apprit tout ce que l'on verra détaillé aussi dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Réflexion du Comte de C... en parcourant les débris et les ruines des plus beaux monumens qui aient jamais existé dans une des plus belles villes du monde ; Mérode l'introduit chez un savant Hollandois, fameux négociant ; sa surprise à la lecture d'une lettre de Zéléride que lui remet Mérode ; dessein qu'il forme avec M. Van-Derberg de visiter les fameuses ruines de Palmyre , ce qu'ils y observent de curieux ; ils voyagent jusques aux pyramides d'Egypte, dont ils avoient le plan de leur intérieur ; ils projettent de pénétrer dans la plus grande ; leur étonnement après avoir parcouru une grande partie de l'intérieur , d'y trouver un marbre incrusté de plusieurs figures hiéroglyphiques ; ces inscriptions leur servent de lumière ; ils en devinent le sens , et pénètrent plus avant dans la pyramide ; ce qu'ils y virent de merveilleux ; le Comte de C... ne retrouve plus M. Van-Derberg , ses amis Mérode et Marcel ; son embarras en se trouvant dans un lieu de ténèbres et rempli d'eau ; comment il s'en retire ; sa joie en appercevant la lumière , il aborde dans une isle inconnue ; ses aventures dans cette isle ; il s'y marie ; ce qui l'oblige d'en sortir ; réflexions sur la possibilité d'une peuplade souterraine.

EN entrant dans Alexandrie, cette ville

autrefois si fameuse , qui n'offre plus aujourd'hui que les débris d'une antique splendeur, je fis les réflexions les plus amères sur les vicissitudes humaines. Partout dans son enceinte, le tems exerça ses ravages ; partout sa main destructrice a gravé son pouvoir. La voilà donc, me disais-je , cette Egypte, cette mère de toutes les antiquités historiques ! ce berceau magnifique des sciences et des arts ! Elle qui, pendant des siècles, se suffisant à elle même, restait fièrement isolée du reste de la terre ! La voilà victime des découvertes que la navigation enfanta ! Après avoir long-temps négligé la Méditerranée dans la crainte de communiquer avec aucun peuple, les indiscrets Egyptiens tournèrent leurs voiles vers la mer des Indes, vrai canal des richesses et des maux qui les suivent.

Je te salue , ô ville jadis si fameuse ! honorée du nom du plus grand des conquérans ! qu'es-tu devenue , toi qui fus jadis, dans ces vastes contrées , le siège de son Empire ? Cette Alexandrie , magnifique entrepôt des richesses de l'Inde , pour l'arrivée desquelles Ptolémée fit construire à grands frais le port

de Bérénice , offre à peine aujourd'hui quelques vestiges de sa première et superbe enceinte , à peine en découvre-t-on du canal qui portait d'un des bras du Nil pour aller se décharger dans le Golfe Arabique. Ce canal , qui avait cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toises de largeur , et la profondeur dont pouvaient avoir besoin les bâtimens destinés à le parcourir , a totalement disparu.

Mérode qui déjà avait parcouru ces vastes contrées avec un neveu du Visir Ibrahim , me conduisit chez un négociant Hollandais, nommé Van-Derberg , qui, depuis quelques années avait fixé sa demeure à Alexandrie. Après avoir passé les premières années de sa vie dans le commerce et les voyages , il restait en Egypte seulement pour s'instruire et s'assurer de l'état de l'ancienne Egypte par ses monumens , connaissance dont l'histoire ne nous a donné que des notions fort imparfaites.

Je me présentai chez lui avec mes lettres de recommandation. Le respectable Hollandais m'offrit tout ce qui pouvait m'être commode et agréable. Après avoir servi

son pays par des négociations heureuses ; son dessein était de l'ensichir par des découvertes scientifiques. Interrogeons ensemble la nature , me dit-il , les élémens , le ciel , le tems !

Je reconnus à ce langage de combien de grandes choses ce Hollandais était occupé , et je m'estimai heureux de le trouver dans des dispositions aussi favorables à mes inclinations.

J'employai quelques jours à me remettre des fatigues de mon voyage , pendant lesquels je ne vis point du tout mon hôte , que j'avais prié de me laisser jouir de moi-même pendant cet espace de tems. Le commerce des hommes est sans doute nécessaire à l'homme civilisé , mais malheur à celui qui ne peut jouir avec plaisir de cette contemplation qui aggrandit l'ame et la place au dessus de ce point où nous rampons , accablés de misères !

Quelques jours après mon arrivée , Mérode me remit une lettre que lui avait confiée , avant mon départ , la fille du Visir Ibrahim , avec ordre exprès de ne me la remettre que lorsque je serais arrivé en Egypte. Cette

malheureuse femme m'y faisait, dans les termes les plus expressifs et les plus tendres, l'aveu de la passion que j'avais fait naître dans son cœur.

„ Ame de ma vie, m'écrivait-elle, toi
 „ qui me fais chérir l'existence, pourquoi le
 „ miel qui découle de tes lèvres, est-il descendu dans mon cœur? Cette existence
 „ que tu me conserves, me deviendra odieuse.
 „ O mon Dieu tutélaire ! je suis ton esclave,
 „ ordonne. . . . Quels feux me dévorent,
 „ lorsque je pense à toi ! sans doute c'est
 „ Mahomet qui t'envoya sur la terre ! Non
 „ tu n'es pas un homme, tu n'en eus jamais
 „ l'image terrestre. Ange de lumière, pourquoi vas-tu disparaître ? dédaignes-tu
 „ l'hommage d'une mortelle ? Mais, je le
 „ sens, l'aveu de ma honteuse erreur t'écarte
 „ de moi : tu vas me fuir, comme l'ange du
 „ Seigneur évite l'horrible approche de l'ange
 „ des ténèbres ! Eh bien, au moment,
 „ où, dans les bras d'une autre, tu goûteras
 „ peut-être un bonheur plus vif et plus pur
 „ que celui que ton humble esclave eût pu
 „ te procurer, je serai, moi, dans la nuit des
 „ tombeaux : adieu ”.

La lecture de cette lettre me fit tressaillir, et fit renaître dans mon cœur les mouvemens que je voulais étouffer dans leur naissance ; j'éprouvai qu'il en coûtait beaucoup à une ame sensible pour ne pas se livrer à la douceur d'aimer, et les palpitations violentes de mon cœur, lorsque je pensais à la tendre et ma heureuse Zéléide, m'avertissaient assez de ma foiblesse et des sentimens qu'elle avait fait naître.

Après m'être remis entièrement des fatigues de mon voyage, j'allais conférer avec mon savant Hollandais. Avec quelle peine je marchais à ces sublimes entretiens ! Nous allions tous les jours visiter ces sauvages attestations des ravages du tems ; à chaque pas nous trouvions de nouvelles matières à nos observations. J'aurais voulu que rien n'échappât à nos regards. J'interrogeais les pierres, les marbres, les granits, qui, si j'ose le dire ainsi, me peignaient avec éloquence la grandeur de ceux qui les avaient élevés. Des colonnes brisées, renversées ; des statues mutilées ; tout, dans sa destruction même, annonçait encore le génie de leurs auteurs.

Enfin je voulus voir ces étonnantes Pyramides qui n'offrent aux yeux du voyageur indifférent que de vastes amas de pierres, tristes et muets enfans de l'orgueil des Egyptiens. Ce ne fut pas sans un frémissement religieux que je contemplai ces masses énormes, qui, seules, osèrent insulter au tems et braver ses efforts.

Pouvais-je m'imaginer que ces fameuses Pyramides n'avaient été élevées par le peuple le plus sage et le plus instruit qu'il y eût jamais sur notre globe, que pour contenir seulement les cendres inutilement de leurs Rois ? Non, me disais-je, non, l'Egypte n'a jamais enfanté, même lorsque le luxe la dégrada, des pareilles preuves d'un orgueil insupportable. Quoi ! des hommes aussi grands que les Egyptiens auraient sacrifié des Siècles à l'édification de ces sépultures ! Mes réflexions, fondées sur le caractère distinctif de ces peuples, étaient justes, et l'évènement surpassa mon attente.

Avant moi, nul étranger, peut-être n'avait osé tenter de pénétrer dans ces vastes tombeaux ; j'osai en concevoir le dessein, et je le communiquai à M. Van-Derberg, qui

qui me répondit que dès long-tems il en avait eu lui-même le projet, mais que les difficultés insurmontables qui s'étaient offertes à chaque pas, lui avaient fait regarder son exécution comme impossible.

Je veux, me dit-il, aller voir Palmyre, pleurer sur ses ruines, et, à notre retour, si vous voulez m'y accompagner, nous tenterons de nouveaux moyens pour réussir dans cette entreprise.

Je consentis à l'accompagner : placée dans un de ces rares cantons de l'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau et des terres susceptibles de culture, Palmyre jadis servait d'entrepôt aux marchandises que les Indiens déposaient sur les bords de l'Euphrate. Quoique située entre deux grands Empires, celui des Romains et celui des Parthes, il lui fut long-tems permis d'être indépendantes. A la fin Trajan la soumit, mais sans lui faire rien perdre de son opulence. Ce fut même pendant les 150 ans qu'elle fût Colonie Romaine, que s'élevèrent dans ses murs, ces temples, ces portiques, ces palais dont les ruines ont causé tant de surprise et d'admiration.

Sa prospérité lui devint fatale : le jaloux Aurélien détruisit de fond en comble cette Cité célèbre. Ce Prince, il est vrai, permit ensuite de la rétablir et de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avaient échappé aux calamités de leur patrie. Mais il est plus aisé de détruire que de réparer ! le siège du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante ; et enfin, un misérable village, composé de 30 ou 40 cabanes, construites dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public, qui nous parut avoir été autrefois très-magnifique.

Nous observâmes à côté de cet édifice, un obélisque tronqué, sur lequel était inscrit le nom d'Albuquerque, ce fameux Général Portugais, qui, en 1507, porta la désolation dans ces cantons.

Nous séjournâmes quelques jours sur ces ruines fameuses, et après les avoir longuement examinées, nous profitâmes de l'escorte de quelques Turcs qui retournaient au Caire, et nous revînmes en Egypte, plus tourmentés que jamais du desir de voir les Pyramides.

La curiosité du lecteur et le peu de tems que j'ai pour la satisfaire, m'imposent la loi de passer rapidement sur les détails, qui, sans être étrangers, ne sont pas les plus importants à décrire.

Nous voici enfin arrivés près de ces fameuses et étonnantes Pyramides : la plus haute fut celle que nous choisîmes pour faire nos observations. Munis de tout ce que la prudence humaine peut suggérer, afin de les parcourir avec fruit et sûreté, nous avançâmes impatiemment vers son entrée, nous avions un plan exact de tout son intérieur : après avoir vu ce que d'autres avaient observés avant nous, nous nous regardâmes tristement, Van-Derberg et moi, comme des hommes dont l'avidité n'était rien moins que satisfaite ; nos regards se promenaient avec inquiétude autour de nous. Est-il possible, dis-je à M. Van-Derberg, que nous ayons tout vu ? Je ne puis le penser, répondit-il, il faut redoubler de courage dans nos recherches : elles ne seront pas toujours vaines. A ces mots, il prit un flambeau des mains de Marcel, j'en fis autant de celles de Mérode, et les ayant

allumés, nous nous mîmes à parcourir des yeux toutes les surfaces.

La patience commençait à nous échapper, et l'activité faiblissait, quand nous aperçûmes un marbre incrusté d'hiéroglyphes dont la première figure me parut avoir un sens qui me frappa. Dans les plus grandes difficultés, lorsque l'on tient un fil, il ne s'agit que de le suivre avec discernement, et il ne peut manquer de nous mener à leur solution. Comme tous les murs étaient marqués de figures, nous y faisions peu d'attention; et nous aurions infailliblement passés légèrement sur celles du marbre comme sur les autres, sans cet oiseau, première de ces figures, dont l'attitude me parut avoir une expression que je fus curieux d'approfondir.

Cet oiseau avec sa patte levée; son bec tourné dans un sens, ne voudrait-il pas dire : montez de ce côté ? Mais non, me dit M. Van-Derberg, nous ne voyons aucune trace de montée ni d'escalier. Ici je donnai quelques coups de la pomme de ma canne sur le marbre, et, l'entendant résonner, je ne doutais point qu'il n'y eût du vuide

derrière ; M. Van-Derberg fut aussi de cet avis , et nos domestiques ayant notre attention , en deux minutes , le marbre fut enlevé , et nous laissa voir un escalier pratiqué dans le mur. Alors j'examinai le second hiéroglyphe , et voyant un escalier dont le nombre de marches était le même que celui que nous voyions , je ne doutai pas qu'en saisissant de même le sens des autres figures , nous ne vinssions à bout de mettre à fin l'aventure la plus singulière , dont la curiosité humaine puisse se faire une idée.

En conséquence , je copiai fidèlement toutes les figures du marbre , après quoi nous montâmes l'escalier découvert , précédés par nos domestiques.

A peine avaient-ils faits quelques pas , qu'ils reculèrent de frayeur , en se précipitant vers l'escalier , et nous y entraînant nous-mêmes ; les mots de serpent qu'ils prononçaient , nous firent connaître la cause de leur épouvante. Je regardai ici ma table hiéroglyphique , y ayant vu un œil et un fabre , nous comprîmes qu'on ne pouvait passer cette pièce , sans prudence et sans armes. Alors nous étant mis en défenses , et

nos braves serviteurs étant revenus de leur effroi ; Mérode , à la tête , qui , dans son enfance , avait combattu les fortes d'animaux qu'il venait de voir , nous nous élançâmes dans cette première pièce , où notre présence excita parmi les plus furieux reptiles que l'œil de l'homme ait jamais pû envisager , des sifflemens horribles. La tête du premier de ces monstres , qui s'élança sur nous , fut dans l'instant séparée de son corps , par l'adroit et brave Mérode ; je fis plusieurs tronçons du second qui vint à nous ; trois ou quatre autres , successivement furent fabrés. Il est à croire que l'instinct les détermina à s'éloigner ; car après cette exécution , le passage devint libre.

Nous nous jettâmes dans un défilé à pente douce ; et Mérode s'étant mis à l'arrière-garde dans le dessein de faire face à l'ennemi , nous suivîmes , pendant près d'une demi heure cet étroit passage , au bout duquel nous trouvâmes un souterrain , avec un escalier très-rapide : il serait trop long de détailler les diverses épreuves par lesquelles nous passâmes ; le lecteur peut s'en faire une idée d'après la planche , mise et

expliquée au commencement de cet ouvrage ; il suffira de dire que nous suivîmes de point en point le sens et l'ordre de ses figures.

Après avoir en dernier lieu rampé quelques minutes, avec un courage que ni la moiteur du terrain, ni l'appréhension des reptiles vénimeux, n'affaiblissait, nous parvînmes à une pièce spacieuse et brillante de tous les feux du prisme le plus pur ; notre vue en fut soudain accablée ; peu-à-peu ce sens si délicat reprit en nous toute sa force, et notre ame alors fut toute en lui. Que l'on se figure, mais pourra-t-on se figurer, le spectacle ravissant de mille arcs-en-ciel, se croisant en tous sens et variant leurs couleurs étincelantes à chaque mouvement que nous faisons ? Ce prodige de cristallisations ne peut être imaginé que par nous qui l'avons vu. Mais l'homme n'a reçu du ciel qu'une somme de moyens pour sentir ; épuisée, il n'est plus qu'une combinaison passive des élémens ; c'est ce que nous éprouvâmes : éblouis, transportés, notre ame fut bientôt dans un état d'ivresse qu'elle ne pouvait plus soutenir, nous sentîmes nos genoux

fléchir ; un lit de mousse légère se trouvant sous nos pas , nous nous y laissâmes tomber sans dessein , et le sommeil vint nous surprendre avant que nous nous fussions dit une seule parole.

J'ai besoin de toute la confiance du lecteur pour achever de raconter ce qui me reste à lui dire ; car toutes les fois que je me rappelle ce qu'on va lire , je doute , moi-même , que cela me soit arrivé. Je crois que mon existence est un vrai songe dont la mort sera le seul réveil ; quelquefois je pense que tout ce que j'ai vu n'a été que l'illusion du sommeil ; mais la courageuse compagne de ma vie vient me prouver par ses tendres caresses que je n'ai point songé ; elle est la récompense de mon audace : ce cher témoin d'une aventure unique , toute incroyable qu'elle est , dépose incontestablement de sa réalité.

Il n'est point de bonheur gratuit ici-bas : ma femme , cet ange de consolations qui répand sur ma vie le seul baume qui puisse en adoucir l'amertume , ma femme m'a coûté mon ami. Que ne puis-je me rappeler l'époque fortunée où je la vis , pour la première fois , sans penser qu'elle fût celle où proba-

blement

blement l'honnête M. Van-Derberg ; Mérode et mon pauvre Marcel me perdirent ! J'ai dit que nous nous étions endormis : je ne fais combien dura notre sommeil ; mais à mon réveil , je ne vis plus rien ; l'éclat de cette voûte radieuse avait disparu ; et je ne puis l'écrire sans un serrement de cœur inexprimable , mon ami , mon fidèle domestique , n'étaient plus à mes côtés. Un tel changement de scène me rendit d'abord comme étranger à moi-même : j'éprouvai une confusion , un bouleversement d'idées , qui jetèrent mon esprit dans un abîme d'incertitudes ; cet état dura long-tems. La seule pensée raisonnable qui me vint , ce fut de trouver impossible que je veillasse ; et dans le peu de lueur de raisonnement qui me survinrent , je me souviens parfaitement que je m'étais si bien persuadé qu'il était absurde que je ne dormisse point , que je fermais les yeux exprès pour me rapprocher de l'état qui me paraissait le seul vraisemblable.

Mais presque toute ma raison revint en me sentant pénétré par une fraîcheur soudaine ; je portai la main machinalement à

mes côtés, et elle s'enfonça dans quelques pouces d'eau qui couvraient le terrain; je fis un mouvement de surprise: et l'eau que je fis jaillir sur moi, après m'avoir, un instant, fait tout-à-fait revenir le jugement, faillit à me le faire perdre pour toujours. Je sentais ma tête se renverser; mais faisant un effort pour me rappeler à moi-même, je me levai fièrement et comme un homme prêt à braver tous les périls. Mes premiers mots nommèrent mon ami et Marcel; l'écho de ces voûtes profondes les répéta, mais inutilement. Après les avoir mille fois appelés, j'entrai dans une fureur impossible à décrire: il me sembla que l'enfer était acharné à me tourmenter: mes mouvemens rapides et sans but étaient les convulsions de la rage; je courais çà et là en criant comme un forcené; ce délire cessa un peu par son propre excès. En ce moment je m'aperçus que l'eau me gagnait insensiblement les genoux: je laisse à penser quel fut ici mon désespoir; il n'y a point de langue pour le rendre. Tout ce que le comble de la démence et de la fureur peut suggérer, je le dis, et je le fis. En allant et venant,

où trépigant, le pied me manqua, et je tombai dans l'eau qui me venait presque alors à la ceinture. Malgré ma douloureuse et désespérante situation, la perte inévitable de cette vie qui ne nous est donnée qu'une fois, me fit revenir un peu les sens; je me relevai précipitamment, à la vue du péril, instant dont rien ne pouvait me garantir; mes cheveux se dressèrent; mon cœur palpita violemment; enfin ne doutant plus que je n'allasse incessamment paraître devant l'Éternel, je voulus, pour en être moins indigne, me résigner à ses décrets. Déjà mon ame s'élançait vers lui, quand je me sentis heurter rudement. Déterminé à mourir, on ne craint plus rien: aussi éprouvai-je plus de surprise que de frayeur. Le corps qui m'avait frappé, tournait lentement autour de moi en me pressant; ma main s'y porta, le parcourut, C'était une petite nacelle! Est-il bien possible! me dis-je en achevant de la parcourir de mes mains avides! N'en doutant plus, je m'élançai dedans, avec un pressentiment que la providence ne voulait point encore ma mort; et m'étant assis, j'attendis avec cou-

rage et quelque espoir, ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi.

Mon ame avait éprouvé successivement tant de secousses violentes , qu'à peine m'étais-je aperçu du froid de l'eau dont mes habits étaient presque trempés ; je commençai à le trouver très-incommode. Mon corps était dans une vibration continuelle , et mes dents craquaient avec force. De moment en moment cet état devint plus supportable ; il me parut que l'air s'adoucissait ; mais tout ce qui me semblait être je n'y croyais plus ; j'avais perdu toute confiance en mes sens : je craignais de me livrer à quelques pensées favorables , dans la crainte que le malin génie qui me paraissait obstiné à me tourmenter , ne m'en punit sur le champ.

Cependant je ne pouvais repousser des réflexions naturelles : ce petit bateau , me disais-je , est venu jusqu'à moi ; il était donc entraîné par un courant ; il l'est donc encore ; ce courant doit avoir un terme. Eh Dieu ! m'écriai-je ensuite, ce terme est peut-être quelque gouffre, qui va m'engloutir pour jamais ! Après avoir tout souffert, ô

mon Dieu ! est-il possible que votre divine bonté ne me secourra point ? Appelez-moi dans votre sein ; ou faites que mes allarmes cessent ; car mon ame tourmentée n'y peut plus suffire.

A peine avais-je dit mentalement ces paroles, que ma vue fut frappée par une faible lueur ; mon oreille l'avait été déjà par l'effet du courant, dont le bruit redoublait sensiblement, je prévis la fin de mes maux ou celle de ma vie ; et, m'armant de fermeté, je me tins prêt à tout.

Le faible jour que j'avais entrevu, augmentait avec la rapidité du courant, qui, en quelques minutes, me porta dans un vaste souterrain, éclairé, à peu près comme le premier, mais d'une lumière moins brillante. Cette lumière, ainsi que je l'ai observé ensuite, était donnée par des corps phosphoriques et électriques ; en avançant dans ce souterrain, il s'aggrandissait, et la lumière, à mesure que la voûte s'élevait, devenait plus blanche et plus éclatante ; bientôt la voûte épaisse qui me couvrait disparut : je ne vis plus en elle qu'un ciel de nacre qui reflétant sa lumière sur les

objets qui m'environnaient, me les fit apercevoir distinctement.

Je laisse à penser au lecteur quel fut mon étonnement, quand je me vis porté au milieu d'une campagne riante, éclairée du jour le plus doux et le plus pur et où je reconnus, à n'en pouvoir douter, les traces d'une industrie humaine, empreintes, au loin, sur le sol. A la vérité, les fruits, les arbres, les plantes, m'étaient inconnus; mais je n'en fus pas moins assuré de trouver bientôt dans ces habitations souterraines des êtres susceptibles de raison. Cependant une inquiétude vint troubler ma joie; j'étais emporté avec la rapidité d'une flèche et le torrent, par l'impétuosité de son cours, me paraissant près de son embouchure; je crus ma perte encore inévitable, si je ne trouvais le moyen de gagner la terre. Alors, et pour la première fois, j'examinai avec inquiétude ma nacelle; préoccupé de gouvernail, d'avirons, et n'en voyant pas, j'étais prêt à me lancer à l'eau, où j'aurais infailliblement péri, quand je heurtai du pied une espèce de manivelle. L'instinct qui veille toujours à notre conservation,

me la fit mouvoir en plusieurs sens. Eh, quelle découverte précieuse et inespérée! mon bateau se dirigeait, d'après les mouvemens de cette clef! Je suis encore à savoir quelle espèce de mécanisme il y avait sous le fond du bateau; j'ai oublié de m'en faire instruire; ce que je fais bien, c'est qu'ayant saisi le sens favorable de l'instrument apperçu, malgré la violence des flots, je me vis, en peu de tems, au bord où je me fis échouer.

J'avais agi presque sans réflexions jusqu'à cet instant; en sautant à terre; en me voyant délivré des risques que j'avais courus, le désordre de mon cerveau cessa; toute ma raison reparut, mais je n'en fus pas plus tranquille. Le souvenir de mon ami et de mon pauvre Marcel, m'oppressa le cœur. L'impossibilité de revoir jamais ma patrie, l'incertitude du sort qui m'attendait, parmi les habitans de cette contrée inconnue me firent errer long-tems à l'aventure; enfin la curiosité de connaître mes nouveaux hôtes, me fit redoubler le pas. J'entrevis quelque chose se mouvoir au loin; je me hâtai d'en approcher. Je vis bientôt que c'était un

troupeau d'une espèce de Daims, qui paissait tranquillement des bourgeons d'arbustes. Si je les épouvante, me dis-je, j'aurai tout lieu de croire que je ferai un monstre parmi les premiers animaux de ce pays ; mes craintes ne furent pas de longue durée ; je me trouvai au milieu d'eux sans qu'ils parussent faire la moindre attention à moi.

Mais quelle joie indicible je ressentis, lorsque, près d'eux, je vis sur une petite éminence un de mes semblables ! un homme ! son attitude, les mouvemens de sa poitrine m'annoncèrent qu'il dormait. C'est un homme, m'écriai-je, transporté de joie ! Un mouvement de reconnaissance me fit tomber à genoux : je rendis grâces au souverain être avec toute l'effusion d'un cœur sensible. J'allai ensuite doucement vers celui dont la vue me causait tant de plaisir ; mes yeux le parcouraient avidement, et, ne pouvant douter de mon bonheur, je lui dis tout bas : ô qui que tu sois, quels que soient tes sentimens, celui de l'humanité ne te fera point inconnu ; tu reconnaîtras en moi ton frère et tu l'aideras !

Ce pâtre, car c'en était un, ayant fait

un mouvement, me découvrit, entre ses bras, un petit animal assez semblable à un renard, lequel m'avisant, se mit à faire des cris aigus qui éveillèrent son maître. Ce dernier ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il fut incontinent debout, avec un air surpris et allarmé; mais, mon attitude suppliante, l'expression douce de ma figure l'ayant rassuré, je le fis passer de la frayeur à une assurance gaie, et enfin à des ris immodérés. En riant ainsi il articulait des mots dont la douceur me fit présumer que la société dans laquelle il vivait, n'était point barbare, puisqu'en effet les inflexions habituelles de la voix sont plus ou moins douces, selon les habitudes, ou les sentimens qui nous occupent.

Après avoir ri un peu de mon côté, pour l'inviter à la confiance par cette conformité, je lui fis entendre, et il me comprit très-bien, que j'avais besoin de prendre quelque nourriture. Dans un clin d'œil il m'apporta un morceau de gâteau, d'une espèce de riz qui ne me parut point mauvais; il alla chercher aussi, sur le dos du daim qui portait ses provisions, une sorte d'outre dans

laquelle était une liqueur dont je n'avalai qu'une gorgée, craignant qu'elle ne me fit mal; après cela il me fit signe qu'il allait retourner à l'endroit d'où il était venu; je lui témoignai que j'en étais bien aise et je l'étais en effet. Il me tardait de connaître l'espèce de peuplade à laquelle il appartenait. Mon pâtre monta sur un de ses daims, me fit monter sur un autre, et nous partîmes au petit trot, avec tout le troupeau, et le petit renard qui voltigeait sur les côtés; chemin faisant, mon compagnon se mit à chanter une chanson à refrain qui ne me parut pas dénuée de mélodie.

Il y avait une demi-heure que nous cheminions de cette manière : je cherchais, au loin, l'endroit où nous arrêterions; lorsque je le vis, à une portée de pistolet, dans un fond, au bout d'un petit sentier, vers lequel nos animaux se jettèrent. Du plus loin qu'on nous vit, on accourut à nous. Bientôt nous fûmes entourés d'une centaine de personnes de tout âge. Mon conducteur ne cessait de rire; ses compatriotes en faisaient autant. Dans bien des endroits de l'Europe, la tourbe campagnarde se ferait divertir plus grossière-

ment à mes dépens : ici les ris n'avaient rien de déplaisant pour moi. J'augurai même très-bien d'une réception qui se faisait aussi gaïement. La gaïeté, me disais-je , ne peut être que la compagne de l'innocence.

A mesure que nous avançons , le cortège grossissait, mais je n'en étais nullement allarmé ; l'air de douceur et d'honnêteté, répandu sur toutes les physionomies, avait rendu tout-à-fait le calme à mon esprit. Nous arrivâmes, ainsi entourés, à la ferme du bon pâtre. Il me présenta à son maître , autant que je pus le deviner ; ce dernier ne riait point comme l'autre ; il jeta sur moi un regard tranquille ; et , après m'avoir examiné froidement , il fit un signe à mon introducteur , qui m'emmena dans une cabane , dont le plafond était semé d'herbes assez douces ; au milieu était une table à rebords , couverte de métal , sur laquelle je vis que l'on faisait du feu , dont la fumée se dissipait par une ouverture faite au plus haut du comble , formé en pyramide quadrangulaire. Il y avait aussi quelques sièges et plusieurs instrumens de ménage, singulièrement travaillés , qu'il serait trop long de détailler. Ce qui me fit infiniment

de plaisir, ce fut un vase de bois, plein d'un lait aussi doux que celui de chèvre : j'en bus avec délice, le bon pâtre m'y ayant invité ; après quoi, fatigué, plus d'esprit encore que de corps, je m'endormis sur un monceau d'herbes sèches.

A mon réveil, je vis une femme qui me considérait, par une petite fenêtre de ma cahute ; s'étant apperçue que je ne dormais plus, elle me témoigna avec un sourire obligeant que mes provisions avaient été renouvelées ; mais c'est en vain qu'elle me pressa d'en faire usage, tout ce qui a été de plus expressif pour rendre une impression rapide et profonde, ne rendrait que faiblement ce que je sentis, quand le rideau du sommeil, tout-à-fait levé de dessus mes yeux, me permit de fixer celle qui me parlait. Mon existence s'agrandit tout-à-coup : j'entrevis la possibilité d'un bonheur dont je n'avais pas d'idées ; il me sembla que j'étais devenu le bien-aimé du Ciel, qui m'avait conduit à tout ce que la nature avait fait de plus beau.

Je ne fais comment sont faits les autres hommes, mais je me rappelle, et ce n'était point de l'orgueil, que je ne doutai pas un

instant que cette jeune personne ne devînt ma femme , sans savoir si elle était libre , ni ce qu'elle était , sans connaître ni les mœurs , ni les loix d'un pays que je voyais pour la première fois , je m'écriai : c'est elle ! la voilà , cette moitié de ma vie , dont l'absence depuis long-tems me cause une langueur et un trouble qui me rendaient si misérable. J'ose dire que je ne me trompai pas plus au sentiment qu'elle éprouvait , qu'elle ne se méprit au mien. Sans pouvoir nous parler , notre ame était dans nos yeux , et le langage de l'ame est de tous les pays.

Dès ce moment , la belle Féлина fut mon unique pourvoyeur ; elle me rendit ma cahute si chère que j'en fortai rarement. La beauté des domaines de mon hôte ne m'eût pas dédommagé des précieux entretiens que j'avais avec Féлина , car nous nous entendîmes bien vite.

Ce serait ici le moment de placer les observations que j'ai faites sur la langue des Affiliens ; je pourrai y revenir , mais le tems ne me permettant pas de m'étendre sur ce sujet , je dirai seulement qu'il n'est point de langue dont les mots aient une valeur plus détermi-

née et plus appropriée aux divers sentimens que l'homme peut éprouver. Aucun d'eux n'est à double sens , parce que chacun d'eux a , d'après les règles de cette langue , les intonations propres à ses diverses acceptions ; de sorte qu'il n'est point de nuances dans les idées , telles qu'elles soient , qui ne soient parfaitement rendues et absolument indépendantes des caprices des interprétations. On pourrait dire que ses principes ont une précision arithmétique , qui ne laisse aucune prise à l'équivoque.

Du moment que je connus les élémens de cette langue , j'y fis des progrès rapides ; et , en peu de mois , je fus en état de faire part à mon aimable Félicia de mes sentimens et de mes aventures. L'ingénuité de l'âge d'or regnait dans ses discours ; cette charmante fille me payait du plus tendre retour , et , ce qui rendait notre bonheur encore plus grand , son père éprouvait nos sentimens. Depuis mon arrivée , je n'avais laissé passer aucun jour sans lui rendre les devoirs de la reconnaissance. A mesure que je me faisais mieux entendre , je remarquais qu'il me voyait avec plus d'intérêt ; je présentai qu'un jour cet

intérêt s'accroîtrait assez pour en recevoir des preuves plus chères encore à mon cœur.

Félidule ; (c'est le nom de mon hôte) était un homme extrêmement sérieux , mais dont le naturel n'en était pas moins sensible. Peu-à-peu nous nous liâmes si bien , qu'il ne pouvait plus se passer de moi. Je l'accompagnai dans ses promenades solitaires, et, comme il était alors entièrement à moi, je lui faisais une foule de questions, que d'abord il ne satisfait pas toutes ; mais insensiblement, ayant gagné toute sa confiance, il se résolut à me contenter sur tous les points qu'il m'importait de connaître pour me conduire parmi les Affiliens, de manière à m'en faire considérer. Je voulais devenir digne de Féлина : je ne voyais rien de mieux que de prendre son respectable père pour instituteur. Rien ne lui était étranger des connaissances de ses compatriotes. Après avoir successivement occupé les premiers emplois près du Prince des Affiliens, il s'était déterminé à quitter la Cour pour vivre dans la solitude, et il avait choisi pour sa retraite la terre où il m'avait reçu.

Un jour que nous nous entretenions de la

jurisprudence de son pays et du mien, il me dit : je vois dans vos loix un vice radical, c'est leur complication. Il est impossible, lorsque la ligne qui sépare le bien d'avec le mal, le juste d'avec l'injuste, n'est pas distinctement marquée, que l'on soit sûr d'être en deçà, plutôt qu'au de-là. Ici nous avons peu de loix et nous croyons que moins il y en a, mieux on les observe; elles sont claires, positives, et il est impossible que la mauvaise foi y trouve des faux-fuyans.

1°. Parce que la justice est gratuite; que tous les emplois de judicature se donnent aux plus considérés des citoyens; et qu'ils n'entrent dans ces places qu'avec quarante ans d'honneur.

2°. Parce que les noms des intéressés restent toujours en blanc dans les procédures, et qu'ils ne sont connus seulement que des anciens de la loi; et ces anciens sont tellement accoutumés à un juste respect, de la part de leurs concitoyens, que la perte de leurs vies leur ferait préférable à celle de leur réputation. La magnificence du Prince se répand d'ailleurs sur eux d'une manière particulière : souvent il les consulte; quelquefois

quelquefois même il les admet à sa table , et ces distinctions maintiennent leurs ames dans le degré d'élévation nécessaire pour leur faire remplir avec intégrité leurs fonctions augustes.

Le sanctuaire de nos loix n'est point une arène où nos jeunes avocats viennent faire assaut de force et d'adresse ; on ne leur demande que de la droiture , du discernement et des exposés simples et vrais. Tous les ans , celui d'entr'eux qui dans une cause donnée , s'est énoncé le plus clairement , et avec le moins de mots , remporte le prix d'émulation donné pour eux par le Prince.

J'interrompis ici Félidule , pour lui observer qu'en Europe on voit des Etats composés d'une multitude de Provinces , qui ont chacune leurs coutumes ; que les mêmes professions avaient quelquefois différentes attributions relatives et particulières à chaque canton ; que cette diversité de pouvoirs naissait des conflits entre l'usage et la raison ; que ces contestations , traînées , par l'entêtement , de tribunaux en tribunaux , parcouraient quelquefois tout un royaume avant d'arriver à la principale juridiction ; que là ,

il était impossible d'exposer tant de procédures sans quelque longueur et complication.

Plus il y a d'habitans, ajoutai-je, dans un Etat, plus les accidens soumis au frein des loix, deviennent nombreux et compliqués; chaque jour en Europe, voit naître de nouvelles difficultés et de nouvelles loix pour y porter remède. Je vois, me dit ici mon Affilien, que cette foule de loix nouvelles fera enfin oublier les anciennes, et qu'elles-mêmes vieilliront à leur tour; il n'y a donc rien de déterminé chez vous, sur le bien et sur le mal?

La situation politique d'un grand royaume, lui répliquai-je, ne peut être toujours la même: les arts, le luxe, les diverses bases du commerce, relatif et intérieur, les découvertes, tout en change la face insensiblement; ce qui était bon hier, ne l'est plus aujourd'hui, avec le tems; et ce qui est bon ici, ne l'est plus là, avec l'espace. Je ne conçois pas, me répondit mon hôte, qu'il soit indispensable de refaire incessamment vos plans. On ne touche point aux plans du législateur, lui dis-je; mais on en modifie les formes et les accessoires, selon

le besoin. Quels que soient vos besoins , re-
prit-il, je croirai toujours que votre légis-
lation pourrait être plus simple. C'est de la
simplicité seule que peut résulter la distri-
bution impartiale de la justice et le maintien
d'une constitution.

En tout, nous recherchons cette simpli-
cité précieuse. Notre morale n'est point
comme chez vous un résultat de subtilités
métaphysiques ; nous savons qu'à force de
vouloir rendre meilleur ce qui est bon , on
parvient , au contraire , à s'éloigner du but,
par un luxe de délicatesse qui tient beaucoup
plus à l'orgueil , qu'au sentiment et à l'amour
des bons principes. Nous élevons nos enfans
dans cette idée , qu'ils ne sont point à eux ,
mais à l'Etat ; qu'ils sont membres d'un corps
à la prospérité duquel ils se doivent sans ré-
serve ; que l'intérêt de quelques-uns n'est
rien quand il se trouve contraire à celui de
tous ; que les valeurs numéraires sont seule-
ment nécessaires , mais que rien n'est au-
dessus de l'estime de ses concitoyens ; que
cette estime fait le souverain bonheur , dont
les hommes sont susceptibles , et que pour
en jouir , il suffit :

1°. D'honorer la Divinité par notre culte, simple et facile.

2°. De s'occuper de son état pendant les heures du travail.

3°. De se mettre en la place de chacun et d'agir pour lui comme pour soi ; et, dans les discussions, de souscrire sans appel au premier jugement de la loi.

Nous persuadons à nos enfans, et l'exemple le leur confirme, que l'estime publique est la récompense de la soumission aux loix, dans quelque état que le sort les ait placés ; que nul ne peut être estimé par son état seul, mais seulement par sa conduite. Ici notre moral se fond avec notre physique ; il est expressément ordonné par la loi, qu'aucun citoyen ne puisse vivre ignoré ; les magistrats ont les yeux sur tous. A certaines époques, chaque tribu s'assemble ; tous les membres qui la composent sont embrassés par leurs chefs ; les actions estimables sont prononcées ; les reproches, au contraire, sont faits secrètement. Nous ne craindrions rien tant que de flétrir, en des hommes qui auraient failli, des cœurs sensibles et susceptibles de retour. Lorsque les représen-

tations et le bon exemple sont inutiles ; alors , nous supprimons du corps un membre gangrené , qui pourrait l'infecter , et nous le reléguons dans l'Isle des Remords , où l'aridité du sol et l'abandon , font bientôt périr le malheureux . Mais cet exemple est rare . Chaque citoyen , persuadé qu'il a en son pouvoir tous les moyens pour être heureux , par la considération générale , principale ambition que lui donne l'éducation , ne connaît ni l'envie , ni la cupidité , source des crimes de votre monde , et vit content de son sort , bien convaincu que les regards du Prince s'attacheront sur lui , s'il remplit ses devoirs de profession , quelque abjects en apparence qu'ils soient .

J'observai ici , à mon respectable hôte , que dans une Cité formée , par exemple , d'un million d'habitans , dont un quart , composé d'étrangers , se renouvelle sans cesse , il serait impossible que les actions qui ne sont point des crimes , mais qui peuvent conduire à en faire , fussent connues assez , pour être appréciées à leur juste valeur . Pourquoi impossible , reprit-il avec feu , si notre principale Ville avait un million d'habitans ,

il y aurait cent tribus au lieu de dix , et la constitution n'en serait pas moins en vigueur. Je maintiens que cette licence qui naît de l'absence de l'œil des chefs , est , avec l'envie et la cupidité , ce qui peut contribuer le plus à la corruption de vos mœurs. Celui qui penche vers le mal , ne trouvant nul frein qui le retienne , dans ces commencemens décisifs , s'enfonce dans le vice de plus en plus ; rarement il s'en retire ; et bien plus souvent , sans doute , il arrive au point où les loix pénales doivent prononcer sa proscription ; c'est-à-dire , que le remède arrive lorsque le mal n'en comporte plus.

Je vois encore chez vous la liberté indéfinie de l'usage des liqueurs fortes , tolérée : c'est une autre source de désordres qui n'a point échappé à notre législateur : il les a défendues absolument ; et elles ne peuvent être nécessaires qu'à ceux qui en ont toujours fait usage. Accoutumés , dit-il , à nous abreuver de caustiques , nos corps deviendraient d'une instabilité qui les tiendrait perpétuellement dans l'indécision ou l'inquiétude par l'acrimonie du sang et la fermentation des humeurs ; nous ne connaî-

trions plus cette douce sérénité de l'ame , ce calme de l'esprit ; ce repos des sens , qui nous font glisser doucement sur les épines de la vie. Après avoir essayé de toutes les positions permises , nos desirs incertains et toujours renaissans nous tourneraient vers le crime , dans l'espoir de trouver un bonheur qui s'opiniâterait à nous fuir.

D'après cela , interrompis-je , nous aurions plus de mérite que vous à être solidement vertueux ? Cela est vrai , me répondit mon hôte ; mais il s'agit ici d'être vertueux , et non de l'être avec difficulté.

On peut juger par ces conversations à quel degré la confiance était établie entre nous. Je crus devoir profiter des dispositions de Félidule , pour le prier de consentir enfin à mon union avec sa fille ; mais toutes les fois que j'en venais à ce point , je le voyais tomber dans une rêverie profonde. Un soir que je le pressais plus que je n'avais encore fait , il me dit : je t'ai nommé mon fils , et tu es , après ma Féline , ce qui mattache le plus à la vie ; mais je ne fais comment concilier votre union

avec nos loix : ce pays respecte tellement ses usages qu'il ne craint rien tant que les innovations ; et c'en ferait une que l'alliance d'une Affilienne avec un étranger. Je ne te dissimule pas que le Prince , quelques jours après ton arrivée ici , m'a fait demander qui tu étais : je lui ai dit que tu venais d'une région inconnue , et que probablement il y avait un autre monde que le nôtre. Le Monarque éclairé a souri , en disant qu'il ne voyait rien d'impossible à cela ; mais nos raisonneurs scientifiques n'ont pas pris la chose de même ; ils prétendent que *l'Assilie est l'univers au bout duquel il n'y a rien. La pluralité des mondes est , selon eux , absurde , parce que , disent-ils , il s'ensuivrait que l'univers serait infini , et qu'il n'y a d'infini que Dieu.* Ils soutiennent que le vide est absolument nécessaire , et que l'étendue illimitée de la matière est impossible , puisqu'alors , ajoutent-ils , rien ne saurait se mouvoir. En conséquence , ont-ils conclu , cette créature extraordinaire , venue ici , je ne sais comment , ne peut être qu'une production monstrueuse de la Nature , et de laquelle il faut se défier.

D'après

D'après cette décision de nos sages , tu penses bien , continua Félidule , que les pères de la loi ne consentiront point à t'unir avec ma fille. Il m'est revenu , d'ailleurs , que tes occupations alchymiques , les figures extraordinaires que tu traces souvent , la nouveauté de ton accent et de tes manières , tout inquiète de plus en plus nos savans , et que leur inquiétude se répand parmi le peuple. Je ne fais quel parti prendre , ajouta-t-il , après un instant de silence , et je tremble qu'on exige de moi ton éloignement. Ces derniers mots furent entendus de Féline qui venait à nous ; une pâleur mortelle couvrit ses joues ; elle tomba , presque sans vie , aux genoux de son père ; nos soins empressés l'ayant fait revenir : ô mon bon père ! dit-elle , quels malheurs nous faites-vous entrevoir ? Mon enfant , je n'y survivrais pas , lui répondit Félidule. Aussi , tout vieux que je suis , si l'on m'ordonne de m'éloigner du comte , je lui proposerai de le suivre en Europe ; nous avons assez de richesses pour y vivre heureux. J'aime mon pays ; j'aime encore mieux le bonheur de ma fille et de mon ami ; oui , mes enfans , comptez que la mort seule ou la violence pourra me séparer de vous.

Depuis ce moment , nos jours s'écoulaient dans des tranes mortelles : à chaque moment nous craignions d'être séparés , par

l'autorité ou la superstition. Il me vint dans l'idée de tenter d'éclairer les Affiliens, malgré la difficulté d'éclairer les systématiques. Je fis un ouvrage où je démontrai le *vide* contraire à la raison, et la possibilité de la pluralité des mondes, conséquente du *plein*. Je me rappelle qu'il finissait par cet apologue.

„ Un jour une Salamandre, habitante d'un volcan, s'étant égarée, vint aux limites de l'Affilie, où elle vit un monde nouveau. De retour dans ses foyers, elle publia les merveilles qu'elle avait vues, et soutint que c'était à tort que les Salamandres croyaient que le Royaume du feu était le seul habité et habitable; elle assura positivement qu'après cet empire, il y avait autre chose que rien, qui pouvait bien conduire à autre chose encore. Pour toute réponse, d'abord on lui rit au nez : elle eut beau déduire ses raisons, dire qu'elle avait apperçu du mouvement et de la matière, et que partout où il y avait l'un et l'autre, il pouvait y avoir des productions animales et végétales ; tout cela parut misérable. Comment, se disait-on, est-il possible de vivre dans un autre élément que le feu ? c'est lui qui anime la nature ; et, partout où il n'est pas, on ne trouve que la mort.

Pendant nombre d'années on lui ferma la bouche avec ces beaux raisonnemens ; mais elle cria tant, si long-temps, et si haut, ce

qu'elle avait vu, qu'à la fin elle se fit un petit parti qui intrigua de manière, qu'il fut décidé que la Nation nommerait deux députés du nombre des incrédules pour aller reconnaître ce qu'il en était. Une fameuse Politique du pays enseigna aux Ambassadrices l'art de prendre toutes sortes de formes pour parcourir l'univers incognito.

Elles se mirent bientôt en marche, et arrivèrent d'abord aux confins de l'Assilie. Ce ne sont plus des champignons de feu, nourriture ordinaire des Salamandres, ce sont des animaux, des arbres, à l'air libre. Cette manière d'être si différente de la leur, les étonne; elles voient et doutent encore. Mais après avoir long-temps vu et touché, les voilà qui se mettent à faire des raisonnemens à perte de vue, qui amenèrent ce beau résultat: que tout ce qu'elles voyaient était mal organisé, ridicule; que les Salamandres, seules, étaient des êtres achevés; et que la Nature, pour son honneur, ne pouvait avoir fait beaucoup de ces bisarres productions. Cependant elles en trouvèrent pendant cinquante lieues, à leur grande mortification, en répétant à chaque pas, qu'elles allaient trouver le vide, c'est-à-dire, l'endroit où il n'y a rien (car cela a passablement besoin d'être expliqué); ou des Salamandres, seuls êtres capables de peupler dignement l'univers.

Après avoir traversé l'Assilie, elles ap-

perçurent un torrent : voilà sûrement où se termine ce monstrueux pays, dit l'une d'elles ; pas du tout, répondit l'autre, car je vois encore des animaux, et elles entrèrent. Mais comment se peut-il qu'ils puissent vivre dans cette humidité, dit une de leurs excellences ? ils ne respirent point comme ceux que nous venons de quitter : ils sont donc soumis à d'autres combinaisons ? Je commence à croire que la Nature n'est pas si bornée que je le pensais, pour donner et conserver l'existence. Taisez-vous, répondit l'autre ! vous avez toujours été prompte à vous décider. Avant tout, voyons et examinons encore : un esturgeon s'étant approché, elles s'entretenaient avec lui par signes. Ce dernier fut aussi surpris d'apprendre que l'on pouvait vivre ailleurs que dans l'eau, que les Salamandres l'avaient été en s'assurant que les êtres ignés n'étaient pas les seuls qui fussent au monde et que leur Royaume ne nageait pas dans le *vide*.

Sur ce pied-là, je m'attends que nous allons en voir de belles, si cela continue, dit une de leurs excellences ! et elles pénétrèrent sur la terre.

Après l'avoir examinée sur tous les points : oh, pour le coup ! notre Royaume n'est qu'une taupinière en comparaison de tout ceci, dit l'une ! à la bonne heure, répondit l'autre : il me paraît décidé qu'il n'y a pas

tout-à-fait que des Salamandres dans le monde. Mais il n'en résulte pas que l'univers soit infini. Nous avons enfin vu tout ce que nous pouvions voir. Et vous conviendrez qu'il n'y a rien au-delà, puisque voilà plusieurs fois que nous revenons au même point. — Attendez donc, dit l'autre excellence : il me semble que je vois d'autres corps au-dessus de nous : qu'est-ce que c'est que cette lumière qui nous éclaire le jour ? et cette immense quantité de petits points brillans que nous appercevons la nuit sur nos têtes ? je voudrais savoir ce que c'est que tout cela avant de retourner dans notre pays ! Bon, cela ne vaut pas la peine, reprit l'autre, c'est si petit ! Voyons toujours, repliqua la curieuse ; quand on voyage pour s'instruire, il est bon de tout observer.

Voilà les Salamandres qui courent de planètes en planètes, en répétant toujours : voyons jusqu'au bout, à la fin nous ne pouvons pas manquer de trouver le *vide*, ou le Royaume des Salamandres. En arrivant dans le Soleil, elles furent étonnées de ne le trouver, ni lumineux, ni enflammé. Du soleil, elles allèrent dans la région des étoiles fixes, ou nommées ainsi. Partout elles trouvèrent du mouvement, des combinaisons animales et végétales ; et toujours dans le dessein de trouver la fin de l'univers, c'est-à-dire, selon l'espèce Salamandrine, le *vide* ; elles sont encore en voyage.

Ne pourrait-on conclure de tout ceci : que la nature est infiniment variée dans ses combinaisons ; qu'il est absurde de dire que parce que, ici où nous sommes, il y a de la matière, là où nous ne sommes point, il ne peut y en avoir. Que les partisans du *vide*, en disant que rien ne saurait se mouvoir, tout étant plein, supposent gratuitement, que l'innombrable quantité de merveilles naturelles, ne saurait être augmentée de la pénétrabilité, conséquence simple du mouvement ; et qu'enfin, assigner des bornes à l'univers par des motifs religieux, c'est bien plutôt limiter la toute-puissance de la Divinité, que lui rendre un hommage digne d'elle ? Mon ouvrage fut traité de libelle séditieux ; et j'aurais été la victime de la persécution qu'il me suscita, si le Prince philosophe qui gouvernait l'Assirie, ne m'eût fait conseiller de prévenir la rigueur des loix, par une prompte fuite. Félidule et sa fille se décidèrent à me suivre avec une fermeté stoïque. Après nous avoir munis de ce qu'ils avaient de plus précieux, nous repassâmes, à l'aide de ma bouffole hiéroglyphique, par les lieux qu'elle m'avait indiquée, et nous arrivâmes avec un bonheur presque inespéré, à Alexandrie ; où le père et la fille, après avoir été instruits, embrasèrent le christianisme. Quelques jours à la suite, nous renouvelâmes, Féline et moi, au pied des autels, la foi que nous nous étions promise.

Nous vécûmes ainsi pendant un an, aussi heureux que des hommes peuvent l'être. Mais hélas ! ce bonheur ne fut pas de durée ; le tendre, le bon ; le courageux Féridule mourut entre nos bras, après nous avoir long-temps caché l'altération que causait à ses organes, déjà très-affaiblis par l'âge, la différence du climat.

Après la mort de ce bon père, nous résolûmes de venir en Europe. L'histoire de mes derniers voyages dans cette partie du monde, formera la matière d'une seconde partie. Je m'apperçois qu'il serait impossible de tout dire ici : il est temps de laisser reposer un peu l'attention du Lecteur. Mais avant de terminer ce premier volume, il n'est pas inutile de démontrer la possibilité de l'existence d'une peuplade souterraine que beaucoup de personnes seraient portées à révoquer en doute.

L'Asfilie est bordée de rochers inaccessibles qui soutiennent la voûte céleste et lumineuse dont j'ai parlé. Cette voûte, à mesure qu'elle s'élève, devient plus brillante ; sa lumière, ainsi que je m'en suis assuré, est donnée par des corps phosphoriques et électriques. L'étendue de ce pays peut être de 30 lieues, sur 50. Des rivières empoissonnées le traversent. Sa chaleur provient de plusieurs foyers de volcans qui s'avoisinent, et l'entretiennent dans une température douce, tout-à-fait

propre à la végétation. Des courans d'air, dont les soupiraux sont probablement sur la terre, rendent son atmosphère d'une densité à peu-près pareille à celle de la nôtre. Une rosée douce y tombe la nuit, je dis la nuit, parce que cette rosée humecte le sol à certaines époques périodiques qui reviennent à celles de nos jours et de nos nuits, durant les équinoxes. Pendant qu'elle féconde les terres, la voûte perd son éclat. Cette rosée n'est proprement que la fonte des congélations transparentes, dont l'eau se filtre à travers la voûte; ces fontes se répandant sur les corps électriques et phosphoriques dont elle est semée, leur fait perdre leur vertu lumineuse. Cet accident revient après douze heures environ de jour, que les vapeurs volcaniques sortent de leurs foyers. Alors, les Affiliens, renfermés dans des casemattes bien closes, laissent à la Nature le soin d'opérer son œuvre bienfaisant, et se livrent au sommeil.

Après un intervalle de nuit égal à celui de jour, les courans d'air reprenant toute leur force, rafraichissent l'atmosphère, les cristallisations se reforment, les corps lumineux se séchent, et le jour doux et pur qu'ils procurent revient par degré. Or, je demande à tous les Naturalistes ce qui peut y avoir d'impossible en ceci.

F I N.



Biblioteka Jagiellońska



stdr0023067

